

François RASTIER*

Problématiques du signe et du texte

Toutes les sciences ne sont-elles pas cognitives ?

Daniele Gambarara

Il convient de situer et dépasser la conception générale du sémiotique développée par le cognitivisme classique, qui se définit comme un *paradigme symbolique*. Dans un premier mouvement, notre propos consistera à donner sur les sciences cognitives un point de vue informé par la sémiotique. Comment caractériser la conception "spontanée" du sémiotique dans les recherches cognitives ?

Dans un second temps, nous considérerons le problème de l'interprétation comme déterminant pour la compréhension des formations sémiotiques. Que peut apporter la sémiotique (comme discipline) à ce propos ? Nous serons conduit notamment à substituer à la problématique logico-grammaticale du signe la problématique herméneutique et rhétorique du texte. Enfin, à esquisser une conception du langage différente de celle qui informe de manière implicite la sémiotique comme les sciences cognitives. Cela pour nous enquêter du rôle de la médiation sémiotique dans la cognition humaine.

Mots-clés : signe, symbole, sémiotique, sémantique, herméneutique.

On Signs and Texts. Traditional Cognitive Science, which relies on a symbolic paradigm, has developed its own generic approach to semiotics. In this paper, we re-assess this conception in the perspective of challenging it within a new, specific framework. We start by revisiting Cognitive Science from a semiotic perspective, trying to characterize some misconceptions of semiotics which span throughout recent cognitive research.

* Directeur de Recherche (INaLF-CNRS), Centre de Linguistique Française, Université de Paris-Sorbonne, 1, rue Victor Cousin, 75270 Paris Cédex 05. E-mail : lpe2@idf.ext.jussieu.fr

In a further step, we introduce the concept of interpretation (borrowed from hermeneutics rather than from formal logic), which we demonstrate to be essential for the proper understanding of semiotic objects. In our exploration of the specific standpoint of semiotics as a self-contained discipline, we will advocate a rhetoric and hermeneutic study of texts as opposed to the symbolic analysis of propositions by means of logic and grammar. Finally, we outline a new approach to language, different from those which implicitly underly both traditional semiotics and cognitive science.

Key Words : Sign, Symbol, Semiotics, Semantics, Hermeneutics.

Deux problématiques liées principalement aux sciences du langage nous paraissent dominer la tradition épistémologique occidentale. Elles correspondent à deux préconceptions du langage : comme moyen de représentation ou comme moyen de communication. En bref, la première définit le sens comme une relation entre le sujet et l'objet, la seconde comme une relation entre sujets.

La problématique dominante, de tradition logique et grammaticale, privilégie dans le langage les signes et la syntaxe. Elle les rapporte aux lois de la pensée rationnelle. Elle est centrée sur la cognition, et le cognitivisme constitue son aboutissement contemporain.

L'autre, de tradition rhétorique ou herméneutique, prend pour objet les textes et les discours dans leur production et leur interprétation. On peut considérer qu'elle est centrée sur la communication¹ : la pragmatique (qui a repris certains thèmes de la rhétorique disparue) en a présenté un aperçu restreint, largement déterminé par le positivisme logique qui chez Morris et Carnap a présidé à la naissance de cette discipline. En bref, nous appellerons la première *problématique du signe*, et la seconde *problématique du texte*.

Convenons, en reprenant une distinction qui remonte au moins à Dumarsais, que la signification est une propriété des signes, et le sens une propriété des textes. La notion transitoire de contexte peut servir à opposer ces deux problématiques. Si l'on approfondit la distinction entre *sens* et *signification*, un signe, du moins quand il est isolé, n'a pas

¹ Nous préférons, vu les insuffisances des théories de la communication, parler de *transmission* (cf. l'auteur, 1995 b), en y comprenant la transmission culturelle, celle du patrimoine sémiotique.

de sens, et un texte n'a pas de signification². La signification résulte en effet d'un processus de décontextualisation, comme on le voit en sémantique lexicale et en terminologie : d'où son enjeu ontologique, puisque traditionnellement on caractérise l'Être par son identité à soi. En revanche, le sens suppose une contextualisation maximale aussi bien par la langue (le contexte, c'est tout le texte) que par la situation (qui se définit par une histoire et une culture, au-delà du *hic et nunc* seul considéré par la pragmatique). Aussi, alors que la signification est traditionnellement présentée comme une relation, le sens peut être représenté comme un parcours.

En privilégiant l'étude du *sens*, la sémantique interprétative³ prend pour objet le *texte*, plutôt que le *signe*, et définit le sens comme interprétation. Elle s'appuie sur les disciplines du texte (droit, théologie, critique littéraire, notamment) et peut s'articuler à deux sortes de théories : l'herméneutique philosophique et l'herméneutique philologique. Ayant à décrire de grandes diversités, elle est naturellement plus proche de la seconde, car là où la première recherche les conditions *a priori* de toute interprétation, la seconde cherche au contraire à spécifier l'incidence des pratiques sociales, et débouche sur une typologie des textes.

Si bien entendu l'étude des signes et celle des textes se complètent, les problématiques logico-grammaticale et rhétorique herméneutique diffèrent grandement. La première a une grande autorité et une forte unité, car jusqu'à une date récente grammaire et logique se sont développées ensemble et autour des mêmes catégories (comme les

² Il semble que trois problématiques de la *signification*, centrées sur le *signe*, dominent l'histoire des idées linguistiques occidentales : celles de la *référence*, de l'*inférence*, de la *différence*. a) La problématique de la *référence*, de tradition aristotélicienne, définit la signification comme une représentation mentale, précisément un concept. Elle est reprise diversement aujourd'hui par la sémantique vériconditionnelle et la sémantique cognitive. b) La problématique de l'*inférence*, d'origine rhétorique et de tradition augustinienne, définit la signification comme une action intentionnelle de l'esprit, mettant en relation deux signes ou deux objets. Elle est développée aujourd'hui par la pragmatique. c) La problématique de la *différence*, d'origine sophistique, développée par les synonymistes des Lumières, puis par la sémantique dite structurale, définit la signification comme le résultat d'une catégorisation contrastive.

La synthèse dont nous avons proposé le principe consiste à déterminer l'inférence et la référence par la différence, puis à placer ces problématiques de la signification sous la recton de la problématique du sens, en admettant la détermination, en dernière instance, du global (le texte) sur le local (les signes).

³ Cf. l'auteur, 1987.

concepts même de catégorie, de prédication, de catégorèmes et syncatégorèmes, etc.). La seconde n'a guère d'unité, et apparemment, tout sépare la rhétorique et l'herméneutique : l'oral et l'écrit, l'énonciation et l'interprétation, la Contre-réforme et la Réforme, la persuasion et la grâce, la latinité et la germanité, etc.

Nous ne pouvons retracer ici l'histoire de ces problématiques, mais il est vraisemblable que le voisinage millénaire de la grammaire et de la logique au sein du *trivium* a fait beaucoup pour leur unité. Ces deux disciplines de base se succédaient au début des cursus scolaires, la rhétorique étant étudiée à la fin, et l'herméneutique restant réservée aux docteurs.

Retenons cependant que ces deux problématiques sont particulièrement importantes pour les recherches cognitives, car le langage et la pensée ont toujours été conçus de manière apparentée sinon identique. Cela semble constant, comme en témoigne la pérennité des théories du langage intérieur : de la *dianoia* platonicienne au *logos endiathétos* des Stoïciens, au *verbum cordis* d'Augustin, à la *lingua mentalis* d'Occam, jusqu'à l'endophasie husserlienne et au *mentalese* de Fodor⁴.

Le parallèle entre langage et pensée n'a rien perdu de son actualité, si l'on en croit Récanati : "Depuis une dizaine d'années, on observe un déplacement massif de la philosophie du langage vers la philosophie de l'esprit [...]. L'idée que la pensée ressemble beaucoup à un langage constitue elle-même un thème central en philosophie de l'esprit" (1991, p. 137).

Alors qu'on admire depuis saint Thomas la rationalité de la pensée (la raison étant la forme même de l'âme), on déplore toujours amèrement l'irrégularité des langues, jusqu'à douter qu'elles puissent valablement représenter les connaissances⁵. L'unité entre langage et pensée pourrait être menacée par cette disparate. Aussi, avec les contemporains, le logocentrisme traditionnel s'est développé si l'on peut dire en logicocentrisme, dans la mesure où le langage intérieur vient à être considéré comme formel. Le rapport entre le langage de la

⁴ La thèse d'un langage *propre* à la pensée résulte de la réélaboration du *Peri Hermeneias* dans le néoplatonisme tardif (chez Boèce notamment).

⁵ La problématique de la représentation des connaissances consiste essentiellement à donner une formalisation ou du moins une formulation logique à des segments de textes scientifiques ou techniques : il s'agit notamment de dissiper les ambiguïtés propres à l'expression linguistique.

pensée et les langues naturelles déborde ainsi les sciences du langage pour concerner l'ensemble des sciences cognitives.

Pour ce qui concerne le rapport entre langage et pensée, les deux problématiques conduisent à des stratégies contrastées.

(i) La problématique logico-grammaticale s'emploie à rabattre le linguistique sur le logique, soit de manière stricte par des traductions en langage formel de fragments linguistiques (voie illustrée par Montague ou Kamp, notamment, mais déjà critiquée par Quine) ; soit de manière "informelle", par des théories comme celle de la logique naturelle (Grize), de l'argumentation dans la langue (Anscombe et Ducrot), de la pertinence (Sperber et Wilson). Au palier des signes, on tend alors à assimiler des signes linguistiques et des symboles logiques (par exemple, la pragmatique des connecteurs considère certains grammèmes comme des opérateurs logiques).

(ii) La problématique rhétorique-herméneutique ne formule pas d'hypothèse rationaliste sur la nature de la pensée, et n'est d'ailleurs aucunement unifiée sur l'existence d'un langage de la pensée. Elle conduit en tout cas à distinguer les ordres logique et linguistique, en insistant sur l'hétérogénéité constitutive du logique et du linguistique, car les langages logiques ont précisément été institués pour rédimmer les prétendus défauts des langues et servent de toutes façons à bien d'autres usages. Cela conduit à distinguer soigneusement le signe linguistique et le symbole logique et corrélativement les modes herméneutiques que ces signes concrétisent.

Remarque : En soulignant certaines limites du logicisme, nous n'entendons pas jeter la logique avec l'eau du bain logiciste. On peut regretter que dans ce domaine les recherches cognitives soient en général restées en retrait, se contentant pour l'essentiel de la logique des prédicats du premier ordre agrémentée d'opérateurs modaux, alors même que les recherches en logique déployaient une variété de formalismes sans précédent .

I. LA SEMIOTIQUE COMME SCIENCE COGNITIVE

1. La sémiotique et la division des connaissances humaines

Les divisions des formes de la connaissance humaine introduisent une hiérarchie des disciplines qui non seulement définit les cursus, mais intéresse l'épistémologie et même la gnoséologie.

Pour les Anciens, du moins à partir du II^{ème} siècle, les disciplines étaient ordonnées ainsi : "L'éthique assure la purification initiale de l'âme ; la physique révèle que le monde a une cause transcendante et

invite ainsi à rechercher les réalités incorporelles ; la métaphysique ou théologie (...) apporte finalement la contemplation de Dieu” (Hadot, 1996, p. 238). Chez les Modernes, Locke nous semble le premier à bouleverser explicitement cette tripartition, et cela dans le moment même où il nomme et définit la sémiotique⁶. Distinguant les trois espèces de la Science ou “la première, la plus générale et la plus naturelle division des objets de notre entendement”, il propose cet ordre : “La première est la connaissance des choses comme elles sont dans leur propre existence, dans leurs constitutions, propriétés et opérations (...) C’est ce que j’appelle *Physique* ou *Philosophie naturelle* (...) La seconde, que je nomme *Pratique*, enseigne les moyens de bien appliquer nos puissances et actions (...) Ce qu’il y a de plus considérable sous ce chef, c’est la Morale (...) Enfin, le troisième peut être appelé *séméiotikè* ou la connaissance des Signes” (ou *Logique* ; cf. *Essai sur l’origine des connaissances humaines*, IV, 21, trad. Coste). Par rapport à la tripartition antique, on note que Locke inverse la place de la physique et de l’éthique — en abandonnant tout caractère initiatique du cursus, qui exigeait l’éducation morale du débutant. Il est objectiviste : les choses d’abord “les Choses en tant qu’elles peuvent être connues en elles-mêmes”. Enfin, il remplace la métaphysique par la sémiotique, ce qui n’est pas sans lien avec son nominalisme, et l’on ne saurait s’étonner après cela

⁶ Pour une présentation élémentaire de cette discipline, on pourra se reporter ci-après à l’annexe de cette étude.

des préoccupations métaphysiques de beaucoup de sémioticiens (par exemple, la sémiotique de Peirce est explicitement inséparable de sa métaphysique).

Cette division des sciences n'est nullement une curiosité historique. Ainsi de nos jours, il est clair que la théorie poppérienne des trois mondes en découle. Si le Monde 1 reste le monde physique, le Monde 2 celui des pensées subjectives, et le Monde 3, à l'image du troisième royaume de Frege, celui des idéalités, Popper peuple aussi ce dernier monde des énoncés *per se*, puis des théories scientifiques, puis des livres, des journaux et des œuvres d'art, en finissant à bon droit par douter que l'on puisse ordonner ce "pot-pourri". Nos objections (argumentées ailleurs, 1991) pourraient se résumer ainsi :

(i) Le Monde 3 est tout simplement le monde sémiotique, que par une illusion réaliste qui tient sans doute au poids du positivisme logique, Popper n'a pu discerner comme tel.

(ii) Le propre de la cognition humaine consiste précisément dans la fonction médiatrice de la sphère sémiotique entre le monde physique (Monde 1) et le monde des (re)présentations (Monde 2 selon Popper).

(iii) Ces mondes peuvent être distingués, mais aucunement séparés : notre connaissance du monde physique dépend des deux autres "mondes".

(iv) Entendons bien que la question s'est déplacée des sciences aux "couches de l'Être" et de l'épistémologie à la gnoséologie. Or, il nous semblerait simpliste de fonder les distinctions entre sciences sur des distinctions ontologiques. En effet, toute activité cognitive est une pratique et qui met en jeu plusieurs "niveaux de l'Être", relevant des trois mondes. Par ailleurs, l'objectif des sciences n'est pas simplement de décrire tel ou tel "monde", mais de décrire et problématiser les relations entre les différentes "couches de l'Être", en utilisant divers artefacts techniques et sémiotiques.

Il faut ajouter que la division des connaissances en physique, éthique et sémiotique, même reprise par Eco, reste configurée par le patron scolastique. Elle ne tient pas compte d'une grande nouveauté, la constitution progressive de l'esthétique depuis la Renaissance jusqu'aux Lumières, et son intégration par Baumgartner, Wolff et Kant à la philosophie. Certes, quelques cognitivistes (Petitot notamment) ont repris le programme kantien de l'esthétique transcendantale, comme théorie des conditions *a priori* de la perception, mais sans poser le problème des jugements de goût. De fait, les problèmes esthétiques demeurent absents des recherches cognitives.

Pour le cognitivisme classique notamment, les choses sont simples : il n'y a qu'un monde, et qu'un type de science. Il prolonge en effet le positivisme logique : avec la thèse de l'unité de la science, le Cercle de Vienne avait entrepris non seulement d'éliminer la métaphysique et mais de réduire toutes les sciences au régime commun des sciences physiques. De cela découle directement le programme de naturalisation du sens dans lequel Sperber voit à bon droit "le Graal de la philosophie cognitive"(cf. infra, n. 19).

Dans ce programme, le sémiotique n'est qu'un aspect du physique. Quand à la sémiotique, en tant que discipline, elle tient une place fort discrète, et les débats ont essentiellement porté sur une de ses sous-disciplines, la linguistique — si du moins on la définit (correctement selon moi) comme la sémiotique des langues. De fait, la seule théorie sémiotique qui soit reprise, d'ailleurs de manière non critique, par le cognitivisme est la sémiotique de Morris et Carnap, notamment la tripartition sémiotique syntaxe / sémantique / pragmatique.

Peu importe ici que cette tripartition ait constitué depuis un demi-siècle l'obstacle épistémologique principal pour le développement des sciences du langage. Elle a pour le cognitivisme une fonction éminente. En effet, le positivisme logique recèle une contradiction constituante entre son empirisme et son ambition logique (les objets de la perception n'ont pas les mêmes caractères de stabilité ontologique et d'identité à soi des objets logiques). Il la résoud par une voie sémantique : la signification des signes est définie et gagée par des objets atomiques. La sémantique, en définissant l'appariement du mot et de l'objet, résoud le problème de l'empirie, alors que la syntaxe, comme combinaison réglée rigoureusement, confère une validité logique aux prédictions qui s'attachent à ces objets.

Cependant, le cognitivisme ne partage évidemment pas l'anti-psychologisme du positivisme logique. Il restaure le droit des représentations à faire l'objet d'une description scientifique. Corrélativement, il rompt avec la théorie de la dénotation directe, nouveauté radicale apportée par Carnap, et qui supprimait tout bonnement le pôle conceptuel de la signification, définie alors comme mise en rapport directe d'un symbole (ou signifiant, en termes saussuriens) et d'un référent, ce dont témoigne en sémantique la théorie des conditions nécessaires et suffisantes (CNS).

Rétrospectivement, et bien qu'il l'ait vilipendé, le cognitivisme apparaît plutôt comme un perfectionnement du behaviourisme : il maintient le modèle Entrée / Sortie, ce qui lui permet de filer la métaphore informatique, mais il s'autorise à bon droit l'inspection de la

“boîte noire”. Cependant, le niveau conceptuel ainsi restauré ne se voit reconnaître qu’un format unique, le format propositionnel (au sens du calcul des propositions). La théorie de la dénotation directe, adéquate aux langages formels se trouve ainsi maintenue et transposée, au prix d’une involution psychologique, dans le cadre nouveau d’une psychologie computationnelle.

Ainsi, le triangle sémiotique de tradition aristotélicienne, dont Ogden et Richards avaient donné la version canonique, se trouve rétabli, avec une précision capitale : le *symbol*, par lequel ces auteurs désignaient le signifiant, se trouve aussi être le format sémiotique du pôle supérieur du triangle (ou *Thought*).

Cette symbolisation de la pensée semble étroitement liée au programme de naturalisation, car la pensée se trouve alors vidée de tout contenu propre : son contenu n’est autre que les objets du monde auxquels réfèrent ses symboles. Le formalisme, pour ce qui concerne la pensée, est ainsi “l’envers complice” du matérialisme mécaniste pour ce qui concerne le référent identifié au monde physique.

Pour que la naturalisation réussisse, il faudra alors que tous les signes puissent être réduits, par diverses sortes de transcodages, à des symboles mentaux.

2. L’INSTITUTION COGNITIVE DE LA SEMIOTIQUE

Le caractère fondamentalement sémiotique de l’entreprise cognitive ne doit pas surprendre.

Depuis que Locke l’a définie comme discipline⁷, la sémiotique a toujours été cognitive. Pour Locke, la sémiotique est une espèce de la science dont la particularité est d’avoir pour objet les signes en tant qu’instruments de connaissance : nous l’appellerions aujourd’hui la science cognitive. Il dit des hommes : « La considération des Idées & des Mots, en tant qu’ils sont les grands instruments de la connaissance, fait une partie assez importante de leurs contemplations, s’il veulent envisager la Connaissance humaine dans toute son étendue » (*Essai*, IV, 21).

⁷ Les théories des signes ne sont évidemment pas chose nouvelle. Par exemple, du douzième au dix-septième siècle se sont multipliés les *Tractatus de signis*, qui débattaient la théorie des sacrements, comme le fait encore la *Logique* de Port-Royal. Mais c’est à Locke que l’on doit la première réflexion sur la sémiotique comme discipline.

Dès lors, l'étude des signes comme instruments de connaissance prendra deux chemins. Tantôt, comme dans les sciences cognitives modernes, on y voit (selon l'expression de Jackendoff) une *fenêtre ouverte* sur la cognition. Dans sa réponse à Locke, Leibniz affirme ainsi que «les langues sont le meilleur miroir de l'esprit humain» (*Nouveaux essais*, p. 294). Tantôt, les langues reflètent l'esprit des peuples : Leibniz, qui y voit «les plus anciens monuments des peuples» (ibid, p. 242) sera ici rejoint par Condillac : «chaque langue exprime le caractère du peuple qui la parle» (*Essai sur l'origine des connaissances humaines*, 1746, II, 1 — éd. G. Le Roy, Paris, 1947). Le romantisme nationaliste du *Volksgeist* développera d'une manière douteuse cette thèse, qui avait pourtant le mérite de rompre avec l'universalisme traditionnel.

Que la cognition soit sociale ou non, le rapport indissoluble entre signes et connaissance fait partie de la doxa rationaliste comme de la doxa empiriste. La seconde tiendra compte de la diversité des langues, alors que la première recherchera les universaux du langage, alphabet de l'esprit humain. Le projet d'une caractéristique universelle en découle : il s'agit de créer un langage parfait pour rédimmer les défauts des langues, et doter ainsi l'esprit humain du meilleur des moyens de connaître. Ce projet passablement optimiste a eu d'heureuses conséquences, car il est à l'origine de la théorie des langages formels, et par là de la théorie des grammaires comme de la théorie des automates. Elles sont les fondements théoriques de l'informatique, et par extension de l'IA, puis du paradigme symbolique des recherches cognitives.

3. Le programme totalisant de la sémiotique contemporaine

Pour mieux préciser les rapports entre sémiotique et sciences cognitives, venons-en aux contemporains⁸. À vingt ans de distance, dans les années soixante pour la sémiotique, dans les années quatre-vingts pour les recherches cognitives, deux mouvements transdisciplinaires, l'un partant des sciences sociales, l'autre des sciences de l'ingénieur, ont voulu s'approprier la question du sens. Leurs difficultés créatrices, leur incapacité féconde à atteindre leur objectif ultime pourraient aujourd'hui être mises en parallèle⁹. Nous allons toutefois rompre la

⁸ Pour une présentation sommaire de la sémiotique contemporaine, cf. *infra* en annexe.

⁹ En fait cette périodisation ne signale que des moments d'apogée médiatique. Bien qu'ils se soient globalement ignorés, les deux courants se sont emprunté plus qu'on ne le croit : en sémantique, la théorie des primitives de Schank, et sa théorie des

symétrie de ce parallèle, en questionnant d'une part le déficit sémiotique des sciences cognitives, et d'autre part le déficit herméneutique de la sémiotique.

À mesure que la capacité générative de ces disciplines croissait avec leur prétention à décrire le possible, elle s'éloignaient de l'attesté, par des réductions méthodologiques croissantes et la revendication de modèles partiels. Sans doute la faiblesse descriptive de la sémiotique contemporaine et de l'entreprise cognitive procèdent-elles d'un transcendantalisme commun : elles ont voulu s'approprier le sens par une régression fondationnelle, en définissant les conditions *a priori* de son articulation, par des structures élémentaires ou par les règles syntaxiques d'un langage de la pensée. Cette fondation conduit à faire dépendre le sens et sa cognition d'une ontologie pauvre, de fait l'ontologie spontanée du positivisme logique, non questionnée en tant que telle, car posée comme condition de toute scientificité. Pour faire la science, il faudrait réduire l'objet à des éléments et les recombinaison. On comprend pourquoi nous interrogerons particulièrement le concept de signe (comme élément), en sémiotique et celui de syntaxe (comme combinaison) dans les sciences cognitives.

4. La sémiotique et la problématique logico-grammaticale Les ambitions de la sémiotique contemporaine auront peut-être été déçues parce qu'elle a défini trop restrictivement son objet. La sémiotique se présente en effet comme une science des signes, et bien des ouvrages de sémiotique sont consacrés à la typologie des signes (cf. Eco, 1992). Dans la tradition anglo-saxonne, la définition peircienne de la sémiotique comme « doctrine des signes » (1956, p. 98) a une grande autorité, et Sebeok, qui préside depuis trente ans aux destinées académiques mondiales de la sémiotique, souligne que le concept clé de la sémiotique demeure toujours le signe. Pap estimait récemment résumer l'opinion de tout sémioticien en réaffirmant que la sémiotique est l'étude des signes (cf. 1990).

L'affaire serait entendue si le signe n'était un artefact des sémioticiens. D'une part, son identification est le résultat d'une interprétation, non son point de départ. D'autre part, en règle générale, les pratiques sémiotiques ne mettent pas en œuvre des signes isolés, mais des formations complexes, dont la segmentation est toujours

scripts viennent de Greimas (qui développait la théorie des sèmes de Pottier et Coseriu, et d'autre part la théorie de la catalyse chez Hjelmslev) ; la théorie du texte de Van Dijk et Kintsch reprend également, en l'appauvrissant d'ailleurs, la théorie narrative de Greimas.

problématique, et parfois impossible. La définition de la sémiotique comme science des signes s'inscrit alors dans la tradition logique et grammaticale, inaugurée notamment au début du *Peri herméneias*, et qui pèse encore sur cette discipline. Comme on le sait, elle est universaliste, statique, réaliste, et s'appuie sur une ontologie des substances. Il semble bien que la solitude du signe est la rançon de l'autarcie du concept, auquel on le subordonne.

Certes, les courants sémiotiques issus de la linguistique plutôt que de la logique ou de la grammaire soulignent que la sémiotique prend pour objet les *systèmes* de signes. C'est le cas, dans la tradition européenne, de Saussure et Hjelmslev, tout comme de l'École de Tartu (chez Ivanov, Lotman, Lekomcev notamment).

Cependant, les *systèmes* de signes sont ordinairement conçus comme des syntaxes : par exemple, la théorie de Hjelmslev étend des procédures d'analyse morphosyntaxique à l'ensemble des systèmes de signes. Or, même pour les langues, cette conception syntaxique ne convient pas, ou fort mal. Dans l'analyse des textes, on relève toutes sortes d'unités qui ne consistent pas en signes, comme les thèmes ou les fonctions narratives. Les signes sont les unités les moins complexes, cela n'entraîne pas qu'elles soient fondamentales, au sens où toutes les autres se réduiraient à elles sans reste. Les réduirait-on, il faudrait encore reconnaître que personne n'a jamais été capable de dresser une liste finie des signes d'une langue vivante.

Enfin, une langue ne consiste pas en un et un seul système de signes, dans la mesure où tout texte témoigne de l'interaction de plusieurs sortes de systèmes, notamment de normes. C'est pourquoi aucune grammaire ne peut engendrer un texte ; et faute de tenir compte des normes, celles qui peuvent engendrer des phrases ne peuvent écarter les phrases indicibles — ou non dicibles parce qu'inacceptables selon les canons de la rationalité.

II. LA SEMIOTIQUE ET LE PARADIGME SYMBOLIQUE DU COGNITIVISME

1. Les signes dans le cognitivisme

Les types de signes reconnus par le cognitivisme se limitent de fait à deux : les signaux et les symboles (dans la définition logique du terme). Les autres types ne sont étudiés qu'en vue de leur retraduction en symboles, puis, le cas échéant, en signaux. Examinons donc les types de sémantique et d'herméneutique attachés au signal et au symbole logique.

1.1. Les signaux dépourvus de sens

Les théories du signal, florissantes à l'époque cybernétique, sont liées à la théorie de l'information. Il convient de distinguer l'usage massif du mot *signal*, dans des expressions comme *traitement du signal* ou *signal de parole*, qui désigne alors des flux physiques susceptibles d'être interprétés comme des signifiants. Cette notion appelle une théorie de l'interprétation, car personne n'a encore proposé de méthode véritablement fiable pour distinguer le signal (partie signifiante) du bruit (reste du flux physique). Ajoutons que le signal n'a pas de syntaxe, car il n'est pas discret.

En une autre acception, les *signaux* sont des *bits* électromécaniques. Ils sont discrets, mais n'ont pas de syntaxe. Le concept d'information exprime une propriété statistique des signaux, et n'a aucun rapport avec le sens que l'on peut attribuer au message. Le schéma de la communication, que l'on trouve dans tous les manuels de linguistique et de sémiotique, est issu de l'ingénierie des télécommunications. L'émetteur et le récepteur sont par exemple un haut-parleur et un microphone. Le message n'est pas le texte, mais son signifiant, réduit à ses éléments¹⁰. Or, le Récepteur ne saurait tenir lieu d'interprète, ni le décodage de compréhension, car entendre n'est pas comprendre, sauf à éluder le problème de l'interprétation. Plus généralement, l'extension du schéma de la communication témoigne du déficit herméneutique des sciences du langage et des recherches cognitives.

Dans le cognitivisme classique, le programme de naturalisation du sens s'accompagne de la réduction des signes à des signaux, c'est-à-dire à des phénomènes physiques de bas niveau : les *bits* dans les théories compilatoires de la cognition, les *spikes* dans les théories neuronales¹¹. Cette réduction des signes à leurs signifiants donne l'illusion d'une naturalisation, mais ce n'est pas celle du sens, qui se trouve simplement éludé.

1. 2. Les symboles

Le texte que vous lisez est certes fait de traces noires sur du papier, votre compréhension s'accompagne certes de décharges neuronales, mais la médiation entre ces deux ordres matériels continue de faire

¹⁰ Le modèle markhovien a été par exemple élaboré pour étudier la succession des voyelles et des consonnes dans *Eugène Onéguine*.

¹¹ Même du point de vue neurophysiologique, cela est réducteur, car les *spikes* se groupent en rafales (*bursts*).

problème. Le paradigme symbolique des recherches cognitives, et notamment la théorie du langage de la pensée auront tenté de le résoudre en utilisant uniquement le concept logique d'interprétation, et en ignorant son concept herméneutique. L'étude du concept de symbole va nous permettre de préciser comment.

(i) *La sémiotique du positivisme logique*

En tant que disciplines spécialisées dans le traitement des symboles, l'informatique et sa branche appliquée l'IA devraient relever de la sémiotique. Mais la réflexion sémiotique n'y est traditionnellement présente que sous une seule forme (théoriquement assez pauvre), la sémiotique logico-positiviste issue de Morris et Carnap. En tant qu'elle est logique, elle ne connaît de fait qu'une seule sorte de signes, les symboles logiques, ou du moins elle entend y réduire tous les autres (cf. e.g. in Montague 1974, *English as a formal language*). Bien qu'il soit mentaliste, le paradigme dit *symbolique* des recherches cognitives s'entend ainsi. Son réductionnisme procède de celui du Cercle de Vienne, dont est issue cette forme de sémiotique¹².

Conformément à cet objectif de réduction, Morris donnait une définition purement physique du signe : « Un événement physique particulier » (1971, p. 96). Ainsi, le positivisme pratique déjà la réduction au physique dans sa définition même du signe. Nous allons voir comment cet objet matériel peut être en même temps un objet logique, pour satisfaire ainsi les contraintes du positivisme logique.

(ii) *Le symbole et le signe hilbertien*

L'évidence est un des critères du positivisme¹³. L'approche formelle chez Hilbert pourrait en témoigner : « En mathématiques [...] l'objet de notre examen ce sont les signes concrets eux-mêmes dont la forme nous apparaît immédiatement avec évidence » (1925, pp. 170-171, d'après Ladrière, 1957, p. 3). La démonstration devient alors « quelque chose de concret et de repérable » (*op. cit.*, p. 169). Cela serait

¹² Il s'agissait d'unifier toutes les sciences sur le modèle unique de la physique mathématique, selon ce que l'on a appelé la thèse de l'unité de la science. Morris et Carnap ont exposé leur programme dans l'*Encyclopaedia of Unified Science* (1938). *Unified Science* traduit le *Einheitswissenschaft* du Cercle de Vienne.

¹³ Il ne s'agit pas d'un critère définitoire, car ce concept est utilisé par diverses formes d'intellectualisme non-critique (cf. la *simplex apprehensio* chez Thomas d'Aquin).

possible si les signes n'avaient qu'à être lus, mais non interprétés¹⁴. Le signe hilbertien est identique à lui-même dans toutes les occurrences, ses variations de signifiant n'ont aucune pertinence ; et ses occurrences renvoient à une seule entité (identique à elle-même). Il est autonome, parce que ni son signifiant ni son référent ne sont définis par rapport au reste du système formel. Le symbole n'entre pas dans une paradigmatique, car il n'est pas interdéfini avec d'autres : il en est simplement distinct.

Rappelons que dans le paradigme formel, certains symboles n'ont pas de signification. Chez Russell, par exemple (1903, VI, § 51), les mots logiques (connecteurs et quantifieurs) sont par eux-mêmes dépourvus de signification, et les autres « en ont une en ce sens simple qu'ils sont des symboles mis pour quelque chose d'autre qu'eux-mêmes » (p. 47). Cette distinction est bien connue, et remonte à Aristote — qui distinguait les “articulations” du discours (*arthron*) du nom et du verbe, dont la signification est gagée sur l'ontologie. Elle a été grammaticalisée au vième siècle par Priscien, qui distingue les mots catégorématiques des syncatégorématiques, et s'est perpétuée jusqu'à nos jours avec le postulat ontologique qui la fonde.

Ces statuts sémantiques hétérogènes n'ont pas d'incidence sur le calcul qui, en tant qu'il est formel, opère indépendamment des significations. Dans le *Tractatus*, Wittgenstein affirme ainsi que pour éviter les erreurs attachées à la polysémie, il faut un langage pourvu d'une syntaxe logique (3.235) ; or, « dans la syntaxe logique, la signification ne doit jamais jouer un rôle » (3.33).

(iii) Le symbole et le signe linguistique

Par principe, on peut opérer sur les symboles logiques sans tenir compte de leur contenu. D'un point de vue saussurien — pour Saussure les deux faces du signe sont indissociables —, ce ne sont donc pas des signes, car leur contenu est dissocié de leur expression ; et surtout il ne

¹⁴ Sur le signe hilbertien, cf. Piotrowski (1994, pp. 58-59). Que le symbole s'impose de lui-même par *simplex apprehensio*, cela a été réaffirmé par Turing dans son étude fondatrice quand il parle de l'*immediate recognizability* des symboles (1936, p. 250). Certes, ni Hilbert ni Turing n'ont prétendu que la définition des signes mathématiques puisse être étendue à l'ensemble des signes. Mais l'objection générale de Ladrière est restée sans réponse : « L'utilisation de la méthode formelle ne dispense pas la pensée mathématique de maintenir le contact avec certaines intuitions qui sont antérieures à la formalisation et que celle-ci peut seulement aider à clarifier » (1957, p. 9). Ce sera la tâche d'une herméneutique formelle (cf. Salanskis, 1991).

leur est pas propre (il peut relever d'un autre langage ou d'un autre niveau de la réalité). Aussi Hjelmslev distingue entre systèmes *symboliques* et systèmes *sémiotiques* (1971 a, p. 142). Seuls les premiers sont définis par une relation terme à terme entre contenu et expression. Plus précisément, les systèmes symboliques sont monoplanes : ils sont constitués d'un plan de l'expression, et le plan du contenu n'est pas configuré par le système. Ainsi, les symboles sont des grandeurs non sémiotiques interprétables. Les langages formels ne sont pas des sémiotiques, et la logistique post-russellienne aurait eu le tort de généraliser leurs propriétés (cf. 1971 a, *ibid.*).

Rappelons en bref, quitte à revenir un instant à une sémiotique du signe et à des questions d'école, en quoi les signes linguistiques diffèrent des symboles :

a) Les signifiants des signes linguistiques sont doublement articulés, non les symboles. On utilise d'ailleurs souvent comme symboles logiques des unités de première articulation (lettres)¹⁵.

b) Les signes linguistiques ne sont ni des constantes ni des variables.

c) Les symboles sont strictement dénombrés au moment de leur institution ; les signes d'une langue sont en nombre indéfini¹⁶.

d) Les symboles composent strictement leurs significations par des règles syntaxiques, alors que les signes linguistiques n'obéissent pas au principe de compositionnalité. Cela est particulièrement clair au palier du texte. En d'autres termes, le rapport du symbole au calcul est celui de l'élément à l'ensemble ; celui du signe au texte est celui du local au global.

e) Leur sens peut varier indéfiniment selon les occurrences. Les types de sens, ou significations, et même leurs règles syntaxiques, diffèrent selon les pratiques sociales dans lesquelles ils sont mis en œuvre. En revanche, les symboles conservent la même référence, fût-elle inconnue, au cours du même calcul.

La signification des symboles leur est extrinsèque, elle est instituée du dehors par leur interprétation dans un autre champ symbolique ou dans une ontologie. En revanche le sens des signes est déterminé dans une pratique où ils jouent un rôle ; et leur emploi peut le reconfigurer indéfiniment.

En somme, alors que les symboles n'ont qu'une signification, mais point de sens, car le sens est un phénomène contextuel et textuel, les signes ont un sens,

¹⁵ On peut aussi utiliser des unités de seconde articulation, comme des mots, et Lewis Carroll ne s'en prive pas dans sa *Logique sans peine*. Mais alors leur usage est en fait autonymique.

¹⁶ La liste des symboles d'un langage est stipulée initialement. Celle des mots d'une langue ne cesse d'être remaniée, car elle dépend de normes variables, qui nous permettent à tout moment de créer des néologismes interprétables.

mais leur signification reste une reconstruction problématique (comme le montrent les discussions sur la polysémie).

f) Les symboles ne connaissent pas de diachronie, ni au sein d'un même calcul (la diachronie ne se confond pas avec la succession algorithmique), ni d'un calcul à un autre. À la différence des signes linguistiques, ils n'ont pas d'autre histoire que celle de leur institution originelle.

g) Les signes linguistiques sont susceptibles d'un usage métalinguistique, non les symboles¹⁷. En d'autres termes, les langues connaissent la circularité herméneutique, mais non les langages.

h) Leur régime herméneutique diffère, tant d'ailleurs pour l'identification de leur signifiant que de leur signifié.

Le parallèle serait encore plus discordant si l'on comparait non plus les signes et symboles, mais les textes et les calculs (bien que certaines théories se proposent un "calcul du sens"). Le point crucial pour notre propos est celui de l'interprétation. Dans le cas d'une sémiotique générale comme la glossématique, « il n'y a, pour le calcul de la théorie, aucun système interprété, mais seulement des systèmes interprétables. Il n'y a donc aucune différence sur ce point entre l'algèbre pure et le jeu d'échecs d'un côté et par exemple une langue de l'autre » (Hjelmslev, 1971 a, p. 141). C'est bien l'oubli de l'ordre herméneutique qui permet d'assimiler les langues et les langages. Nous estimons plutôt qu'ils relèvent de deux sortes d'herméneutique : *formelle* pour les langages, et *matérielle* pour les langues. Elles ont été présentées ailleurs (cf. Salanskis, 1991 pour l'herméneutique formelle ; pour l'herméneutique matérielle, Szondi, 1982 ; l'auteur et coll., 1994, et à paraître).

Le régime herméneutique du symbole est celui du *suspens* : le suspens de l'interprétation est le moyen de déployer l'effectivité du calcul. Mais ce suspens advient entre deux phases où l'interprétation est possible, sinon prescrite. En revanche, celui du signe linguistique est l'interprétation compulsive : on ne peut l'isoler et l'identifier que par un faisceau d'hypothèses¹⁸ qu'il est impossible de suspendre, tant dans la description sémantique que dans le traitement psychique. Alors que dans le calcul, l'interprétation du symbole est momentanément exclue, celle du signe est toujours nécessaire.

¹⁷ Plus précisément, un langage formel ne peut pas, sans modification dans son vocabulaire ou dans sa structure, s'interpréter lui-même.

¹⁸ Les arguments et les exemples sont légion : les mots *prendre un verre* compteront pour un signe si on les fait suivre de *dans le bureau*, mais trois s'il s'agit de *dans l'armoire*.

Entendons bien que les régimes interprétatifs ne sont pas attachés aux signes en tant que tels, qu'un mot peut parfaitement remplacer un symbole dans un calcul, et un symbole un mot dans un texte. Ces régimes sont liés à des pratiques et à des traditions : l'herméneutique mathématique est canonique, non l'herméneutique linguistique dont les techniques varient selon les genres et les textes, voire selon les moments des textes.

La différence entre langues et langages peut s'entendre alors ainsi. Les langues ont un régime interprétatif ouvert, spécifié non par des fonctions définissables *a priori*, mais par des types d'emplois propres aux pratiques historiquement et culturellement situées où elles sont en jeu. Elles sont sans fonctions, et c'est pourquoi elles peuvent être adaptées à un nombre indéfini d'usages, dont témoigne la variété des genres textuels.

En revanche, les langages ont un régime interprétatif prédéfini au moment de leur institution — et c'est dans cette mesure qu'on peut les dire artificiels.

Ce qui sépare donc les deux sortes de signes et les deux régimes herméneutiques, c'est le rapport entre expression et contenu, ou pour simplifier, entre signifiant et signifié. Pour la sémiotique cognitive, ces deux plans sont séparés, comme le syntaxique et le sémantique (au sens formel du terme) ; ou bien comme le linguistique et le conceptuel : les signifiés, purement représentationnels, n'appartiennent pas au même ordre de réalité que les signifiants, purement matériels.

Ce dualisme cependant semble aller à l'encontre de la revendication moniste, matérialiste, du cognitivisme. Pour résoudre cette contradiction, le programme de naturalisation du sens se propose de ramener les représentations à une syntaxe neuronale, c'est-à-dire de naturaliser les symboles.

On objectera certes que la sémantique cognitive, avec des auteurs comme Langacker¹⁹, a rompu avec la conception dualiste du signe. Rien n'est moins sûr. En effet, le signifié continue d'être situé dans un autre ordre de réalité que le signifiant. Simplement, la sémantique cognitive a rompu avec la théorie de la dénotation directe, et a affaibli sans l'abandonner le principe de compositionnalité ; mais par une involution mentaliste de l'espace des états de choses, elle rapporte les signifiés redevenus concepts à des domaines cognitifs sans principe de

¹⁹ Il est le seul auteur de ce courant à mentionner Saussure : il reprend sa figuration iconique du signifié.

définition, dans un espace mental qui est une nouvelle version de l'espace transcendantal (cf. l'auteur, 1993).

En somme, aucun des grands paradigmes concurrents de la recherche cognitive en matière de signification ne reconnaît au sémiotique une unité qui permette de le considérer comme une région d'objectivité susceptible d'être étudiée en elle-même. Le sémiotique en tant que tel est reconduit au percept d'une part, au concept de l'autre. Certes, leur distance tend à se réduire, dans la mesure où les schèmes cognitifs ont gardé de leurs ancêtres kantien la figure de formes dans un espace — tout en perdant leur fonction médiatrice, faute de concepts purs de l'entendement.

L'objectif commun à tous les paradigmes cognitifs, en quoi il poursuivent le programme des grammaires générales antérieures à la formation de la linguistique comparée, consiste à remonter du langage vers la pensée, et de l'expression au concept. Dummett résumait ainsi l'entreprise : « En examinant les mécanismes du langage, c'est bien sûr la pensée que l'on s'efforce d'analyser. Le langage, en lui-même, n'aurait guère d'importance s'il ne permettait pas d'accéder à ce travail sur la pensée » (*Le Monde*, 11 octobre 1994).

(iv) *La fonction des symboles dans le paradigme symbolique*

Leur fonction d'éponymes laisse deviner que les symboles sont investis de missions primordiales.

a) Ils sont les moyens de toute description scientifique. Selon Minsky & Papert : « What do we mean by “description” ? We do not mean to suggest that our descriptions must be made of strings of ordinary language words (although they might be). The simplest kind of description is a structure in which some features of a situation are represented by single (primitive) symbols [...] » (1974, p. 223). Par là, les cognitivistes poursuivent la millénaire quête des primitives. L'idée sous-jacente est que les symboles sont plus simples et plus primitifs que les mots, comme nous le verrons plus loin à propos du langage de la pensée²⁰.

b) Ils sont comme on sait au fondement du programme de l'Intelligence artificielle. On doit à Newell et Simon cette formulation de la *Strong Physical Symbol System Hypothesis* : un système physique capable de manipuler des

²⁰ Ils jouent le rôle de ce que les Messieurs de Port-Royal appelaient les *mots d'idées*, qui représentant des idées si simples, qu'ils sont indéfinissables et servent à définir tous les autres. L'élémentaire n'a pas à être interprété dès lors que l'on décrète qu'il donne sens : il est originant. Même conception des indéfinissables chez Greimas, et des primitives chez Fodor.

symboles possède les caractéristiques nécessaires et suffisantes pour produire ou du moins simuler l'intelligence.

Cette thèse fonctionnaliste repose notamment sur un mode bien particulier de rapports entre types et occurrences. Les symboles dans leur forme, et en tant que types, sont l'objet de la computation, alors que dans leur inscription matérielle, et en tant qu'occurrences, ils font l'objet de l'implémentation. Il suffit alors de dire que le rapport matière / esprit est homologue du rapport implémentation / computation, pour avoir apparemment résolu le problème de leur articulation. Or, le rapport entre les types et les occurrences est un problème crucial en sémiotique et en sémantique : il régit par exemple les questions de la polysémie et de la typicalité, et plus généralement de la catégorisation. Caractériser ce rapport, qualifier comment les occurrences diffèrent des types, c'est là un objectif majeur de l'interprétation. Postuler qu'elles ne diffèrent pas, c'est estimer que l'interprétation va de soi (cf. l'auteur, 1995).

c) Les symboles sont les signes du *langage de la pensée*, indépendant des langues. L'originalité des cognitivistes aura été d'affirmer que ce langage est symbolique, à l'image des langages formels, et qu'il joue pour l'esprit le rôle du langage-machine pour l'ordinateur. Cette thèse spéculative est évidemment le moyen pour le rationalisme dogmatique de contrôler les sciences cognitives. Et comme la Raison n'est que la forme sécularisée de l'Âme, les animaux se trouvent mystérieusement dépourvus de langage mental.

Seuls des affirmations ou des arguments d'autorité appuient l'idée que la pensée est symbolique : « Les représentations mentales sont des symboles : elles ont à la fois des propriétés formelles et syntaxiques » (Fodor, 1981 b). Passons sur cette atomisation de la vie mentale, puisque les symboles sont des entités discrètes, comme sur la permanence du paradigme représentationnel (cf. Rorty, 1990). Ce qui nous importe ici c'est que ces symboles ont une syntaxe, mais pas de sémantique propre. Les contenus mentaux se réduisent à des représentations et à des croyances, à quoi correspondent respectivement des noyaux propositionnels et des attitudes propositionnelles. Cette distinction se fonde en dernière analyse sur l'opposition ontologique entre catégorématiques et syncatégorématiques. N'ayant pas de sémantique, ils n'ont pas d'interprète (cf. *contra*, Edelman, 1992) ; et le problème herméneutique se trouve une fois de plus éludé.

Cependant se pose le problème du fondement perceptif, et plus généralement biologique, du niveau symbolique. Si les symboles fondent la cognition, quelle métalangue les fonde ? Comme un langage formel ne peut être son propre métalangage, que l'inéluctabilité du cercle herméneutique est refusée, et que le sémiotique n'est pas considéré comme autonome, le problème est délégué à un nativisme naïf : nous naissons ainsi équipés.

En raison même de sa simplicité, la sémiotique du symbole est totalisante. En bref : (i) si le symbole n'a pas de signifié, ou du moins si son interprétation peut être suspendue, il n'a pas non plus de signifiant. Du moins, selon Fodor et tant d'autres, le symbole est amodal, et il est donc indépendant de toute modalité perceptive. (ii) Il ne connaît pas de variations contextuelles. (iii) Il n'est pas régi par une textualité, mais par la compositionnalité.

Cette simplicité permet de le placer partout. La définition purement syntaxique du symbole n'empêche pas, bien au contraire, que le cognitivisme classique en fasse un médiateur entre les états neuronaux et les états de choses : « Les symboles mentaux sont des configurations de neurones ayant des propriétés physiques, chimiques et biologiques (étudiées par les neurosciences) et des propriétés formelles ou syntaxiques. De surcroît, étant des représentations, les symboles ont aussi un contenu ou des propriétés sémantiques ou intentionnelles : ils représentent des aspects de l'environnement » (Andler *et al.*, 1992, p. 12).

Les symboles réussissent ainsi la prouesse de rendre compte de toute la cognition : du monde, de l'esprit et du cerveau. Ils sont en effet les médiateurs entre l'environnement et les neurones. On peut cependant douter, malgré les ambitions de certains cantons des neurosciences, que l'on puisse se contenter d'affirmer que les symboles mentaux sont des configurations de neurones. Mieux vaudrait s'interroger sur la fonction idéologique des neurones : n'est-elle pas d'ancrer le cognitivisme dans la nature ?

Le cognitivisme est sans doute la plus achevée et la plus systématique des théories qui procèdent de la problématique logico-grammaticale. Aussi, il n'est pas certain qu'un autre paradigme puisse le concurrencer sur son terrain (cf. *infra*, V).

2. De la perfection à l'interprétation absente

Le caractère normatif du cognitivisme strict s'exprime dans le maintien d'affirmations sans support empirique, de l'ordre de la croyance, et il faut s'interroger sur leur origine. On sait que le désir d'universalité est une constante de la métaphysique occidentale ; il a accompagné la conquête politique et idéologique du monde. En linguistique, il se traduit par le programme des grammaires universelles ; Chomsky estime ainsi que sa grammaire universelle est une « composante hypothétique du patrimoine génétique » (1984, p. 21).

Le programme leibnizien d'une caractéristique universelle, repris par Frege avec la *Begriffsschrift*, devait produire une idéographie

universelle et parfaite, exempte de toutes les irrégularités des langues. Installer cette langue parfaite dans le fonctionnement même du cerveau humain, comme moyen de toute cognition, voilà quel aura été la prouesse du cognitivisme.

Ne persiflons pas sur un sujet aussi grave : on a longtemps cru que la langue parfaite était l'hébreu, langue d'Adam et Ève. On pensait récemment que c'est le calcul des prédicats du premier ordre dopé avec des opérateurs modaux²¹, ou le calcul propositionnel, qui donne leur format aux représentations mentales et au langage de la pensée. Faute de pouvoir instituer cette langue parfaite, ne s'apprête-t-on pas à la découvrir dans notre patrimoine génétique ?

C'est sans doute la dénégation de l'herméneutique qui a conduit le paradigme symbolique à choisir la forme de sémiotique caractérisée par le suspens de l'interprétation. Il a certes eu le mérite d'insister sur le rôle du sémiotique dans la cognition humaine, mais son computationnalisme l'a cantonné à une version formelle unique. Cela s'est traduit par le primat absolu du syntaxique sur le sémantique, que seuls les symboles pouvaient permettre : « Le cerveau est avant tout une machine syntaxique, qui peut être fructueusement considérée comme imitant fiablement une machine sémantique, mais dans laquelle les significations elles-mêmes n'ont jamais préséance, elles ne dominent jamais et n'influencent pas, même tant soit peu, le flux mécanique ou syntaxique brut de la causalité locale dans le système nerveux » (Dennett, 1992, p. 31). Certains auteurs, comme Stich, refusent d'ailleurs explicitement de donner une interprétation sémantique à leur théorie.

Cela n'a pas empêché, bien au contraire, des ambitions démesurées, voire totalitaires, qui transparaissent dans des affirmations comme celle de Johnson-Laird : « Le langage et la société dépendent de manière ultime de la capacité mentale de calculer récursivement des structures linguistiques définies » (1983, p. 450). Comme le cognitivisme lie son programme de naturalisation du sens et son objectif affirmé de sortir du cercle herméneutique²², il a ainsi originé

²¹ Il articule la forme logique qui est l'interprétation sémantique des phrases dans la théorie chomskienne des années quatre-vingts; ou encore le format prédicatif qui selon van Dijk et Kintsch aurait permis de coder la signification de toutes les phrases de tous les textes.

²² Dan Sperber écrivait, sous le titre *Connaître l'acte de connaître* : « Il n'y a pas de pensée sans signification. Est-ce à dire que la signification relève elle aussi d'une explication darwinienne ? La signification peut-elle être "naturalisée" ? Voilà sans doute le Graal de la philosophie cognitive. Si l'on parvient un jour à expliquer

le sens dans une machinerie syntaxique, en supprimant par là le problème de l'interprétation.

III. SEMIOTIQUE ET INTERPRETATION

À l'image des théories linguistiques, dont les unes sont des théories universelles du langage, comme il est de tradition en philosophie, et les autres des théories générales des langues (comme en linguistique comparée), on peut concevoir deux sortes de sémiotiques : les sémiotiques universelles et les sémiotiques fédératives (pour une présentation du problème, cf. l'auteur, 1993). Les sémiotiques universelles ne tardent pas à se développer en science des sciences ou à définir tous les objets comme des signes (ainsi chez Peirce).

Cependant, aucun concept ne permet de résumer l'ensemble de la sphère sémiotique, tout simplement parce que c'est en son sein que se déploient les conceptualisations : le Sens, dès lors qu'on l'hypostasie, devient insaisissable, car il relève alors d'une pensée de la transcendance, et non des sciences. Un retrait, sceptique ou tactique comme on voudra, mais qui laisse en tout cas ouverte la place d'une philosophie du Sens, nous paraît nécessaire pour développer la sémantique des langues, tout comme les sémantiques propres aux autres systèmes de signes. En bref, trois stratégies sont ouvertes :

a) La stratégie unificatrice résume la sphère sémiotique à un seul type de signes, et à la sémantique qui lui est associée. Celle du cognitivisme classique est exemplaire à ce titre. Comme l'unification se fait par la réduction à un type de signe, décisivement et de façon non critique, on peut considérer que cette stratégie est dogmatique.

b) La stratégie "œcuménique" crée des catégories générales du signe et de l'interprétation, sous lesquelles elle résume toutes les sortes de signes et d'interprétation. Elle a été illustrée par Eco, et par Enjalbert dans ce numéro. Nous en rappellerons les grandes lignes pour préciser ensuite notre point de vue.

la signification d'un discours ou le contenu d'une pensée sans les ramener à d'autres significations, à d'autres contenus, si, en d'autres termes, on peut sortir du "cercle herméneutique", alors, en effet, il y aura eu une révolution cognitive. Le fossé entre les sciences naturelles et les sciences humaines aura été comblé » (*Le Monde*, 21 octobre 1993). Selon nous, ce fossé ne paraît tel que pour l'objectivisme non-critique que nous a légué le scientisme du siècle dernier. Il disparaîtra si l'on établit la dimension herméneutique des sciences "naturelles", comme le font aujourd'hui des auteurs comme J. Stewart en biologie ou G. Cohen-Tannoudji en physique (cf. l'auteur et coll., à paraître).

(i) *La catégorie générale de signe.* — Le grand traité de Eco (1975) reprend aux “médiévaux” une définition générale du signe : *aliquid stat pro aliquo*²³. Cette définition nous paraît inutilisable. D’une part, elle est statique (comme l’indique le *stat*, repris dans le *stands for* de Ogden et Richards), alors que le signe résulte selon nous du processus d’interprétation, car son signifiant n’est pas donné à une *simplex apprehensio*, mais identifié seulement dans une pratique, et son signifié ne lui est pas immanent : bref, un signe ne peut être identifié que comme un moment d’un parcours interprétatif.

En outre, l’interprète est absent de cette définition du signe²⁴. Ensuite, elle néglige le fait que les deux “objets”, *aliquid* et *aliquo*, ne sont aucunement quelconques. Cette définition scolaire, que n’assume aucun des grands sémioticiens médiévaux, lisse en effets les disparates entre les *relata* (qui peuvent être deux choses, deux signes, ou un signe et une chose, ou un sensible et un intelligible). Encore le seul signe binaire que reconnussent les anciens était le *séméion*, signe inférentiel défini comme tel par la théorie rhétorique de la preuve (judiciaire). L’exemple canonique est : *Si elle a du lait, elle a enfanté*. Ce type de signe est à la base de la théorie des signes naturels chez Augustin.

Les conséquences de cette généralisation sont considérables. Ainsi Eco parvient à conjointre sous le modèle aristotélicien de la signification (ou triangle sémiotique) tous les principaux modèles occidentaux du signe (cf. 1992). Cela ne va pas sans simplifications : par exemple, cela le conduit à faire s’équivaloir le concept et le signifié saussurien, alors que coup de génie de Saussure a consisté précisément à distinguer le signifié du concept ; à juxtaposer le signifié saussurien et l’interprétant peircien (alors que ces deux notions n’ont rien de commun), etc.²⁵

²³ Jakobson, dans sa conférence inaugurale du second congrès international de sémiotique, reprenait la formule *aliquid stat pro aliquo* comme une description générale des différents types de signes. On la trouve un peu partout, comme dans le dictionnaire de Lalande, ou dans celui d’Abbagnano.

²⁴ Alors qu’il est présent chez Peirce, selon qui un signe “est quelque chose aux yeux de quelqu’un à la place de quelque chose d’autre, sous quelque rapport ou à quelque titre” (*Collected Papers*, 2.228).

²⁵ Autre difficulté : l’assimilation du référent (la *res* des scolastiques) avec le *tunchanon* stoïcien ; or les Stoïciens avaient une théorie propositionnelle de la signification, et le référent est un état de choses ou plus précisément une action (l’exemple classique est *Dion court*), non un objet (*contra* Eco, 1990, p. 36). Si Eco choisit de taire ces difficultés, ou de n’en parler que par prétériton, c’est qu’il entend unifier les modèles du signe autour du triangle sémiotique. Son

Enfin, cette définition ne distingue pas strictement les trois relations fondamentales (inférence, différence, référence) et en reste au modèle unique du triangle sémiotique, certes compatible avec le positivisme logique (nous avons souligné que la tripartition syntaxe / sémantique / pragmatique en découle, cf. 1990), mais peu compatible avec la sémantique des langues et en tout cas avec la problématique du texte, car elle définit la sémiologie par rapport au signe isolé.

(ii) *La catégorie générale d'interprétation* . — Elle suscite des difficultés qui ne sont pas moins grandes que la catégorie générale de signe. Je ne parlerai pas ici de l'interprétation au sens de l'herméneutique philosophique de tradition heideggerienne (car elle se confond somme toute avec la vie humaine) pour en rester au problème sémiotique.

Enjalbert reprend de fait la catégorie générale du signe pour proposer un modèle de l'interprétation comme réécriture de *aliquid* en *aliquo*. L'entrée (ou source) comme la sortie (ou but) pourraient consister en objets, en percepts, en signes, en concepts.

Si l'on en reste à un modèle Signe / Signe, il faut encore distinguer entre la réécriture dans le même système de signes et le transcodage. Cette distinction nous paraît importante : les opérations interprétatives élémentaires dont nous avons jadis (1987) proposé une typologie concernaient des réécritures de sémèmes (dans des textes différents, relevant d'une même langue ou de langues différentes). Mais ces opérations ne peuvent pas être directement transposées aux paliers supérieurs de la description, pour des unités comme la période ou le chapitre, par exemple. Et ce modèle Texte / Texte est bien différent d'un modèle du transcodage²⁶.

Par ailleurs, pour la problématique du texte, toute réécriture est une recontextualisation, et ne peut se décrire sans décrire aussi le changement de contexte et de situation. Ainsi, le signe A dans un contexte 1 est réécrit par le signe B dans un contexte 2. Cependant, le contexte, c'est tout le texte : à son tour, le texte A dans une situation 1 est réécrit par un texte B dans une situation 2. La variation des

argumentation devient des plus nonchalantes : “Comme on le voit, le bon sens — n'est-ce pas la chose du monde la mieux partagée ? — s'accorde sur le nom de la tripartition, mais pas sur les noms à donner aux trois pôles” (ibid., p. 39).

²⁶ Outre que les langues ne sont pas des codes, le transcodage ne suffit pas à définir l'interprétation, ou plus précisément, il limite la question de l'interprétation à l'interprétation *syntactique* : par exemple, une compilation est une forme de transcodage, mais non une interprétation sémantique.

contextes et des situations conduit évidemment à situer l'interprétation dans l'histoire culturelle.

À chaque système de signes ou langage est attaché un canon herméneutique propre, et ce canon herméneutique est définitoire. C'est pourquoi l'on ne peut interpréter un texte par un calcul, tout simplement parce qu'une langue n'est pas définie par le même canon herméneutique qu'un langage. On peut certes, conventionnellement et au prix d'immenses approximations, coder des signes linguistiques par des symboles et des règles grammaticales par des règles syntaxiques (au sens logique du terme) ; mais d'une part ce codage n'est pas une interprétation, et d'autre part il ne peut être interprété (au sens logique du terme). Pire encore, il ne peut donner lieu à un calcul (au sens logique du terme). Dans toute l'histoire de la sémantique formelle des "langues naturelles", malgré des efforts méritoires et passionnants, personne n'est jamais parvenu à produire un tel calcul, notamment parce que la compositionnalité n'appartient pas au canon herméneutique des langues.

Il suit que l'interprétation d'un calcul n'a rien de commun avec l'interprétation d'un texte²⁷. Et par exemple, le fait que l'on puisse écrire en Prolog un interpréteur de Prolog n'entraîne pas que ce langage soit pourvu d'une circularité herméneutique. En revanche, pour un texte, le commentaire intralinguistique reste possible, tout comme la traduction, dans certaines limites.

Plus généralement, les différents systèmes de signes ont leurs modes propres d'interprétation, et comme le sens est le produit de l'interprétation, des sémantiques différentes. Cette remarque se situe dans la voie ouverte par Lessing, qui dans son *Laocoon* estimait que la peinture et la poésie ne pouvaient se traduire l'une l'autre. Cette position n'a guère été suivie, car elle n'est pas sans conséquence : elle met en cause l'existence d'un niveau sémantique-conceptuel amodal, tel que le concevait le rationalisme classique, et sur lequel table encore le cognitivisme.

Bref, même si une catégorie générale de l'interprétation pouvait permettre de constituer une sémiotique totalisante qui ait encore une valeur descriptive, il importe de faire une typologie des canons, modes et régimes interprétatifs propres à chaque système sémiotique : ils

²⁷ Les différentes acceptions d'*interpréter* sont souvent confondues : il s'agit selon les théories de mettre en évidence, de déployer, de parcourir, de spécifier ou instancier, de réécrire, de transcoder, de construire des représentations, voire de compiler (comme dans les théories compilatoires de la cognition).

commandent en effet les modes de perception, de reconnaissance et de compréhension de ses signes. Cette entreprise suppose d'articuler les contraintes propres à la matière de l'expression (discrétisée ou non, linéaire ou non, par exemple) et les normes d'interprétation attachées aux genres des performances sémiotiques.

Si cette question n'a pas été posée dans le cadre des recherches cognitives, c'est sans doute que l'unification sous le paradigme "formel" du signe et de l'interprétation permettait le parallèle insistant entre le naturel et l'artificiel, dont témoignait le programme de l'Intelligence Artificielle forte. Mais ce programme suppose une méprise sans précédent sur la technique en conférant aux artefacts le même type d'objectivité que les "objets naturels"²⁸. Les échecs du cognitivisme tiennent sans doute pour beaucoup au fait qu'on n'a sans doute pas réfléchi assez au rôle constituant que jouent les techniques (et notamment les écritures et les langages) dans le processus de connaissance. Il semble ainsi que les ambitions scientifiques voire philosophiques de l'IA l'aient dissuadé de se définir correctement comme une technologie sémiotique.

c) La *stratégie critique* entend à l'inverse pluraliser les systèmes de signes et les régimes d'interprétation, en les rapportant aux diverses pratiques où ils sont à l'œuvre. À fondement anthropologique, mais délibérément relativiste, elle débouche sur une sémiotique des cultures, dont le noyau épistémologique est la linguistique historique et comparée. Elle ne peut se satisfaire d'un modèle unique du signe, ni *a fortiori* d'un modèle unique de l'interprétation. En effet, prendre en considération l'interprétation des textes conduit à poser ces questions :

(i) L'identification du signe dépend de l'interprétation qui se déploie sur le texte. Certes, sous le canon formel, le suspens de l'interprétation suppose que l'on puisse opérer sur des signifiants (en considérant leurs signifiés comme indéfinis). En revanche pour le signe linguistique, le signifiant n'est pas toujours acquis préalablement, et l'on peut interpréter des mots inconnus. Même le signifiant connu est reconstitué (comme en témoigne par exemple en linguistique le concept de signifiant zéro). Son identification peut dépendre de conditions syntaxiques et sémantiques imprévisibles. Même la balistique oculaire, bien que réputée automatique et inconsciente,

²⁸ Que gagne-t-on par exemple à appeler la commande vocale *dialogue homme-machine*, sinon à tirer en arrière la compréhension des dialogues ? Tel éminent spécialiste du domaine remarquait récemment, avec le sérieux qui s'impose, que le *turn-taking* entre le clavier et l'écran ne posait pas de problèmes particuliers.

dépend du régime interprétatif : sous le régime de la clarté, le point de scrutation se place au milieu du mot, mais au début sous celui de l'obscurité (cf. Lavigne-Tomps, 1996). Pour le signifié d'autre part, si la signification peut être connue, le sens ne l'est pas (par exemple, *folie* est mélioratif chez Chamfort). Bref, le signe comme unité d'un signifiant et d'un (ou plusieurs) signifié(s) co-actualisé(s) résulte d'un parcours d'interprétation.

(ii) Il suit de cela que dans un texte donné le même signe peut ou doit être pris en charge : — par différents degrés de systématisme : langue, normes (de genre, par exemple), style ; — par différentes mises en rapports avec d'autres points du texte (ex. : métaphores à longue distance) ou d'autres textes (allusions) ; — par différents codes interprétatifs (jeu de mots multilingues, interprétation d'unités de première articulation, lettres ou phonèmes, par les techniques interprétatives comme la *gematria* ou le *notarikon*, qui leur donnent une valeur symbolique). Dans cette mesure, tout texte est polysémiotique.

Remarque : Cela nous conduit à réviser la notion de signe linguistique héritée de la vulgate saussurienne, et notamment pour ce qui concerne la sémiotique, ou relation fondamentale qui unit les deux faces du signe. D'une part, elle doit être rapportée aux deux plans du contenu et de l'expression des textes et des autres performances sémiotiques, et non plus définie comme une relation entre le signifiant et le signifié du signe. D'autre part, elle ne peut être définie par une relation logique simplement formulable, comme l'inférence dans la tradition intentionnaliste, ou la présupposition réciproque dans la tradition structuraliste. Enfin, le signifiant n'en est pas le point de départ de l'interprétation, car il a lui-même à être reconnu. En d'autres termes, les relations constitutives du sens vont de signifié en signifié, aussi bien que du signifié vers le signifiant. Aussi, nous définissons la sémiotique à partir du réseau des relations entre signifiés au sein du texte — en considérant les signifiants comme des *interprétants* qui permettent de construire certaines de ces relations. Nous concevons ces relations comme des parcours orientés. On pourrait distinguer sans doute autant de sortes de sémiotiques que de sortes de parcours élémentaires.

Enfin, la sémiotique ne peut être fixée que comme résultat de l'interprétation, non comme son départ. L'identification des signifiants semble un des points d'entrée dans le parcours interprétatif, mais elle est précédée par les attentes et présomptions que définissent le contrat propre au genre textuel de la pratique en cours ; aussi pourrait-on la définir également comme un point de retour.

(iii) L'interprétation ne peut trouver de modèle unique, parce qu'elle est l'œuvre de sujets situés (cf. Rialle, ici même), et que — malgré

Grice, ou Sperber et Wilson — on ne peut caractériser transcendantalement la situation d'interprétation²⁹.

IV. LA PROBLÉMATIQUE DU TEXTE ET DES PERFORMANCES SEMIOTIQUES

Même si l'on convient que les textes sont tout à la fois l'objet empirique et l'objet de connaissance de la linguistique, il reste encore à préciser en quoi la problématique du texte intéresse l'ensemble la sémiotique, et non seulement la linguistique définie comme sémiotique des langues.

Le texte n'est qu'une sorte de performance³⁰ sémiotique. Nous allons préciser pourquoi le primat du texte et des performances sémiotiques tient au primat de la pratique dans la connaissance.

1. Les approches sémantiques des textes

Les théories linguistiques se laissent ramener à cinq sortes³¹.

a) Les théories issues de la sémantique formelle, dont la plus connue est celle de Kamp. Leur complexité technique est notable. En revanche, elles ne se prêtent pas à une description comparative des textes. Par exemple, le concept de genre n'a pu être reformulé dans ce cadre. Les descriptions, de fait, ne s'étendent pas au-delà du paragraphe.

b) Les théories pragmatico-énonciatives issues de l'analyse du discours. Elles se sont attachées à identifier des marques de l'énonciation, comme les indexicaux, à classer les actes de langage, à étudier les structures argumentatives des textes qui s'y prêtent. Ces théories se prêtent à l'analyse des interactions microsociologiques, notamment à l'étude des conversations. Elles sont liées à certains genres oraux, mais ne se sont pas prêtées à la typologie des textes, notamment parce qu'elle revendiquent une définition transcendantale de la communication (cf. Grice et sa référence au kantisme, Sperber et

²⁹ Pour un développement, cf. l'auteur, à paraître.

³⁰ Nous redéfinissons cet anglicisme en conservant les sèmes de maîtrise, d'accomplissement, de caractère public, pour désigner la strate sémiotique d'une pratique sociale. Une performance a un caractère achevé, car elle correspond à une session de la pratique (ex. un sermon, un rapport de thèse), alors que la pratique (comme les liturgies religieuses ou académiques) a une durée indéfinie. Cet achèvement ne constitue pas pour autant la performance sémiotique en un objet qui serait interprétable par lui-même, sans faire recours aux conditions de sa production et de son interprétation.

³¹ Je reprends dans ce paragraphe des éléments de 1996 b.

Wilson et leur postulation d'un principe *a priori* de la pertinence communicative).

Ces deux premiers types de théories sont compatibles entre elles, du moins par le cousinage de la pragmatique et de la sémantique formelle au sein du positivisme logique.

c) Les théories sémantiques issues du courant saussurien (Coseriu, le premier Greimas). Leurs domaines de prédilection sont la sémantique lexicale, la théorie des isotopies et l'analyse narrative. Dans ce cadre général, le programme de la sémantique interprétative vise à intégrer les trois paliers de description linguistique (mot, phrase, texte) comme des paliers de complexité différents, mais qui peuvent être décrits en utilisant les mêmes concepts de base comme le sème³².

d) L'*herméneutique matérielle* projetée jadis par Schleiermacher, et dont le programme a été repris par des auteurs comme Szondi ou Bollack : c'est une forme ambitieuse mais restée lacunaire de l'herméneutique philologique.

e) Les théories "rhétoriques" issues de l'étude des langues de spécialité (Swales, Bhatia). Liées pour la plupart à la tradition anthropologique (Firth, puis Halliday), elles sont soucieuses de décrire la diversité des textes en fonction des pratiques socialisées, et ont accumulé des observations précieuses dans des domaines comme le langage juridique.

On pourrait assister à une convergence de ces trois derniers types de recherche. Cela suppose d'une part un refus commun de l'objectivisme et de l'immanentisme, et corrélativement le passage d'une problématique logico-grammaticale à une problématique rhétorique-herméneutique. Peu importe qu'elle soit moins scientiste ou moins scientifique, comme on voudra : par sa prise en compte de la complexité textuelle, elle a déjà montré une capacité descriptive supérieure, ce qui à moyen-terme permettra de trancher pour des raisons d'efficacité.

Un état de l'art reste à faire, une synthèse à rechercher. Parallèlement, il faut confronter, évaluer, conjoindre les diverses méthodes d'analyse utilisées pour décrire les textes scientifiques et techniques, et les textes littéraires ou mythiques. Une typologie textuelle doit être édifiée avec des concepts issus de la sémantique (puisque les structures textuelles sont essentiellement sémantiques).

³² D'où aussi les qualificatifs de *différentielle* et *unifiée*, qui caractérisent sa méthode, alors que *interprétative* se rapporte à sa perspective épistémologique.

La description linguistique des genres scientifiques et techniques n'a pas encore fait l'objet d'un travail de recherche systématique, du moins en France, à la différence par exemple du Danemark ou de la RFA (*Fachtextlinguistik*).³³

2. La refondation sémantique de la sémiotique

La sémiotique contemporaine a sans doute hérité son déficit herméneutique des sciences du langage, qui privilégient le signe (lieu de la référence) et la proposition (lieu de la vérité), répugnent de fait à traiter du texte. Benveniste a su poser ce problème : « La sémantique, c'est le "sens" résultant de l'enchaînement, de l'appropriation à la circonstance et de l'adaptation des différents signes entre eux. Ça c'est absolument imprévisible. C'est l'ouverture vers le monde. Tandis que la sémiotique, c'est le sens refermé sur lui-même et contenu en quelque sorte en lui-même » (1974, p. 21). La frontière de la proposition ferait la démarcation entre ces deux disciplines, ou du moins entre leurs objets. Pour pénétrante qu'elle soit, cette séparation n'exprime qu'un état de fait : la problématique logico-grammaticale a pour objet les signes et leur combinaison syntaxique, qui ne s'étend pas au-delà de la proposition. En revanche, la problématique rhétorique-herméneutique a pour objet le texte et tous ses paliers, jusqu'à celui du mot. Il est constant que le sens d'un mot dépend du texte où il est inclus (c'est là une évidence pour la sémantique des textes littéraires, par exemple).

Le paradigme du signe, propre quant au contenu à la logique et à philosophie du langage, et quant à l'expression, à la tradition grammaticale qui culmine dans la morphosyntaxe contemporaine, se trouve ainsi rattaché à la sémiotique, alors que la sémantique se trouve à bon droit associée au paradigme du texte.

En se gardant de généraliser à partir de la linguistique, on doit reconnaître que les textes sont des performances sémiotiques parmi les

³³ En France, les chercheurs manquent encore d'un corpus de référence numérisé et suffisamment diversifié. Certes, la base Frantext de l'Institut National de la Langue Française a l'avantage de recueillir aussi bien des textes littéraires que des textes techniques et scientifiques (en nombre insuffisant mais croissant). Elle est la seule, dans le domaine français, à permettre un accès conjoint à ces textes, de manière à les contraster. Mais ce corpus n'a pas été exploité systématiquement dans sa variété générique (ce qui ne recoupe pas les études lexicographiques en cours). Par exemple, les romans et les recueils de nouvelles sont indexés ensemble ; une classification nouvelle ne serait-elle pas nécessaire ? Dans une étude thématique sur les sentiments, nous avons pu ainsi vérifier que les sentiments du roman diffèrent de ceux de l'essai.

plus complexes, et exemplaires à ce titre. Par ailleurs, les textes (oraux et écrits) sont des formations plurisémiotiques qui mettent en œuvre outre des langues, des genres et des styles, des systèmes graphiques et typographiques (un signe de ponctuation ne fonctionne pas comme un morphème), prosodiques, gestuels (une kinésique est toujours associée à l'oral). Tous ces aspects restent négligés par la sémiotique, comme par les linguistiques qui se cantonnent à la morphosyntaxe.

Enfin et surtout, les relations sémantiques que l'interprétation établit ou reconnaît entre les différentes parties d'un texte sont d'une complexité et d'une variété irréductible à la compositionnalité logique, mais encore mettent souvent sinon toujours en jeu des interprétants qui relèvent d'autres systèmes sémiotiques que les langues.

Or, ni la sémiotique contemporaine ni les recherches cognitives n'ont produit de théorie du texte compatible avec une problématique rhétorique-herméneutique.

(i) Certes, la pratique descriptive des sémioticiens contemporains excède souvent les théories logico-grammaticales dont ils se réclament. Ils ont créé la sémiotique discursive, développé la narratologie pour dépasser ainsi le cadre confiné de la linguistique³⁴. Et cependant leurs théories restent gagées sur la signification (propre au signe), non sur le sens (propre au texte). Hjelmslev, en choisissant l'épreuve de la commutation pour définir les unités linguistiques à tous les paliers, a unifié la définition du contenu sur le paradigme du signe (la signification ou dénotation étant définie comme rapport entre une unité du plan du contenu et l'unité correspondante du plan de l'expression). Plus complexe en l'espèce, la théorie greimassienne distingue la signification du sens, mais fait procéder l'un de l'autre. En particulier, le parcours génératif greimassien, par toute une suite de conversions, tente de dériver le sens textuel de la structure élémentaire de la signification, emblématiquement résumée à un carré booléen affaibli, dit "carré sémiotique" — qui témoigne encore de l'origine logique du concept de signification³⁵.

³⁴ Naguère constituées en opposition à des théories linguistiques restreintes à la morphosyntaxe, les théories sémiotiques les plus connues considèrent le niveau linguistique comme une variable de surface (Greimas). Avec l'extension du champ des études linguistiques, le principe d'une sémiotique discursive autonome devient de plus en plus difficile à défendre.

³⁵ Le parcours génératif produit le sens textuel, qui appartient aux structures linguistiques "de surface", à partir de la structure élémentaire de la signification, érigée en modèle constitutionnel, donc par définition le plus "profond" qui soit, de

Les rapports de la sémantique et de la sémiotique sont ambigus³⁶. Mais ce qui nous importe ici, c'est que la sémiotique (dans la mesure où elle se limite aux signes) n'a produit que des théories de la signification, alors que la sémantique (quand du moins elle traite des textes) est appelée à produire des théories du sens.

(ii) Dans le domaine des recherches cognitives, les théories du texte les plus en vue restent rattachées à la problématique logico-grammaticale par deux biais principaux.

— On résume la textualité à des phénomènes phrastiques qui s'étendent sur des phrases adjacentes (concordances de temps, anaphores) qui sont autant d'isotopies locales. Malgré leur intérêt, ces recherches sur la macrosyntaxe et la sémantique de la période ou du paragraphe restent en-deçà du texte et de la textualité.

— À cette extension répond une autre voie : celle de la réduction propositionnelle du texte. On en connaît le principe, illustré notamment par Van Dijk : après un codage des phrases en propositions, on supprime les propositions jugées secondaires, pour ne garder enfin qu'une proposition, dite *macroproposition*, censée représenter le texte³⁷.

2. La problématique du texte et le tournant des TAL

Cependant, la situation est en train de changer, comme souvent plus vite en pratique qu'en théorie. Considérons un instant les traitements automatiques du langage (*TAL*), qui loin d'être une province quelconque de la linguistique et/ou de l'informatique, ont servi avec le chomskysme de carrière aux principales conceptions du cognitivisme.

Rétrospectivement, dans l'informatique linguistique, l'informatique semble avoir été la victime du computationnalisme, tandis que la linguistique souffrait des limites de la problématique logico-grammaticale (au demeurant évidentes, dès lors qu'on convient qu'un

toute sémiotique. Pour ma part, je considère simplement cette structure élémentaire (présentée dans Greimas et Rastier, 1968) comme une des structures attestées parmi les classes lexicales simples.

³⁶ Par exemple, la sémiotique de Hjelmslev a précédé sa sémantique structurale (1957). Mais la sémiotique de Greimas (présentée dans *Du Sens* en 1970), est issue de sa *Sémantique structurale* (1966).

³⁷ Au début des années soixante, Levin avait montré la voie en résumant un sonnet de Louise Labé à la macroproposition *Je t'aime*. La valeur caractéristique de ce genre de description semble faible, car des milliers d'autres sonnets de l'époque auraient bien entendu conduit au même résultat.

texte ne se réduit pas à une suite de phrases). Les théories logico-grammaticales ont permis la construction d'analyseurs morphosyntaxiques et de formalismes de représentation propositionnelle, comme les graphes conceptuels. Malgré leurs mérites pratiques, elles sont cependant en passe d'être abandonnées, du moins en tant que théories explicatives et descriptives globales.

L'évolution des TAL et l'essor des nouvelles linguistiques de corpus depuis le début de cette décennie est en passe de donner une nouvelle base empirique à la problématique rhétorique-herméneutique³⁸. Il ne s'agit plus de savoir si telle grammaire universelle est capable de tourner sur quelques phrases, ou comment représenter informatiquement les *donkey-sentences* chères à Kamp. En outre, la demande sociale a évolué : alors que des problématiques comme celles du dialogue Homme /Machine (ou Personne /Système) connaissent une obsolescence accélérée, des corpus sans commune mesure avec ceux dont on disposait voici dix ans sont maintenant accessibles, et l'on se tourne vers de nouvelles applications : l'accès sémantique aux banques textuelles, la typologie assistée des textes (illustrée par exemple par les travaux de D. Biber), la création de sous-corpus à pertinence enrichie, l'interrogation texte /texte sans thésaurus, la diffusion ciblée automatique de documents. Si l'objectif de compréhension automatique n'est plus sérieusement défendu par personne, celui de l'aide à la lecture et à l'interprétation peut être avancé ; et l'on retrouve par exemple, en analyse thématique assistée, l'antique technique herméneutique des passages parallèles (cf. l'auteur, 1995).

Non seulement le paradigme propositionnel a montré son inadéquation aux gros corpus, car on ne peut automatiser le codage en propositions, et il est inconcevable de le faire "à la main" comme c'est le cas dans le cadre de la *Discourse Representation Theory*, mais les objectifs changent du tout au tout. Alors que l'objectif de la représentation des connaissances demandait de capter dans un formalisme le maximum "d'informations", les nouveaux objectifs d'analyse imposent d'en sélectionner un minimum : la sortie d'un analyseur peut être par exemple une paire de traits sémantiques pertinents par rapports aux objectifs de l'application (cf. Cavazza, ce volume).

³⁸ Voir notamment *TAL*, 1995, 36, 1-2 (numéro spécial dirigé par Benoît Habert). Cette évolution n'a rien de linéaire, et Benoît Habert note justement que l'on nomme les corpus arborés *tree-banks* (comme si un texte pouvait se réduire à une suite de phrases).

L'évolution vers l'informatique linguistique de corpus s'accompagne de l'essor de la philologie, restée jusqu'ici à peu près sans lien avec l'informatique linguistique. Dès lors que l'on décrit et traite des textes (et non des exemples), une déontologie s'impose. Il s'agit d'abord de respecter des conditions de recueil, d'établissement, de transcription. Ensuite, de coder les articulations de ces textes : si elle prolonge et précise les normes SGML puis HTML, la *Text Encoding Initiative* (TEI), lancée en 1987 à l'initiative de l'*Association for Computers and the Humanities*, revêt de ce point de vue une importance épistémologique particulière. Outre qu'elle marque une reconnaissance du problème de la textualité par toutes les communautés (littéraires, linguistiques, informatiques) des TAL, elle requiert une réflexion nouvelle sur le problème des critères typologiques.

Enfin, la dimension textuelle est pleinement prise en compte par des systèmes d'inspiration philologique pour la lecture et l'analyse de textes assistées par ordinateur (comme le LATAO de Jean-Guy Meunier).

3. Conséquences épistémologiques de la problématique du texte et des performances sémiotiques

Les problématiques logico-grammaticale et herméneutique-rhétorique diffèrent par leurs objectifs épistémologiques. La première entend expliquer ce que dit le langage, et pourquoi ; notamment comment le concept vise le référent. Elle a une visée explicative : les lois de la pensée expliquent celle du langage, après que l'analyse du langage a permis de discerner les lois de la pensée. La seconde, pour autant que l'on puisse la caractériser généralement, pose plutôt la question des conditions, non des causes : le contexte social et historique permet de comprendre un texte, là où la grammaire ne permet que de le déchiffrer. Ces conditions permettent d'apprécier le comment du texte : son organisation, liée à sa situation, et à la tradition où il prend place. Les problèmes de la référence et de la vérité le cèdent alors à ceux de l'impression référentielle et des techniques du réalisme.

La problématique logico-grammaticale rapporte la performance à la compétence. Pour l'autre problématique, la performance doit être étudiée pour elle-même. Or, le face-à-face cognitif entre compétence et performance mériterait d'être troublé, tout comme le face-à-face sémiotique entre système et procès. En effet, outre leurs règles, les systèmes sémiotiques complexes connaissent des normes d'usage. La variation de ces normes, comme les normes de genre, impose de

rapporter les diverses sortes de performances à divers systèmes et degrés de systématicité.

Le signe, lieu de la référence, et la proposition, susceptible de vérité, sont isolés dans une relation de représentation à des choses et des états de choses, et/ou à des concepts ou à des propositions mentales : cette relation de représentation, statique, achronique, est caractéristique de la conception théorique de la connaissance. En revanche, les textes et les performances sémiotiques sont engagés dans des pratiques. Ils sont des produits d'activités et entrent dans la catégorie des artefacts : ils sont issus de techniques linguistiques que chaque société codifie dans des genres. Dans la mesure où les textes constituent l'objet empirique de la linguistique³⁹, elle ne peut en rester au face-à-face spéculatif entre ces deux abstractions, le langage et la pensée. Il convient en effet d'étudier les textes au sein des pratiques où ils sont produits et interprétés, car elles configurent leurs normes. Or, toute pratique met en interaction le monde physique, le monde sémiotique, et le monde représentationnel (cf. l'auteur, 1996 a), et les textes témoignent des pratiques auxquels ils appartiennent (les textes scientifiques ne font pas exception). En disant cela, nous nous écartons de la conception théorique de la connaissance. On sait l'origine sacrée de la notion de *théoria*, contemplation du divin. Pour Aristote (notamment dans l'*Ethique à Nicomaque*) et la tradition qu'il ouvre, le *bios théoretikos* ou vie contemplative est la condition de la connaissance⁴⁰. La pratique, pour l'homme libre, se réduit à l'éthique. La technique et l'ensemble des activités productives est victime d'une péjoration sociale, d'ailleurs traditionnelle chez les indo-européens, et le demeure de nos jours⁴¹. Aussi les Sophistes (comme aujourd'hui les gens de la communication) ont été vilipendés précisément pour leur approche technique du langage, en fonction des besoins sociaux, sans faire cas de la "connaissance vraie".

Conformément à la tradition normative propre à la conception théorique de la connaissance, les théories linguistiques en vue dans les recherches cognitives ne tiennent aucun compte des pratiques

³⁹ Les mots et les phrases isolées sont des artefacts descriptifs qui résultent de conventions de segmentation et de décontextualisation.

⁴⁰ Ce qu'on appellera les *arts libéraux*, noyau historique des sciences, sont des loisirs réservés aux hommes libres, par opposition aux *arts mécaniques* réservés aux esclaves et aux métèques, et qui furent le noyau historique du concept de technique.

⁴¹ Edgar Faure ne disait-il pas qu'il fallait insuffler un *supplément d'âme* à l'enseignement technique ?

effectives : elles n'appréhendent les phénomènes linguistiques que comme des manifestations des opérations de la pensée, et les débats qui les divisent ne portent que sur la nature de la pensée et de ses opérations. D'où l'intérêt des programmes de recherche sur la cognition située, qui ont été proposés rappelons-le par des anthropologues comme Suchman.

Or les langues mêmes, si l'on veut bien leur restituer leur dimension culturelle et historique, sont configurées par les pratiques auxquelles elles participent. Ainsi, l'écriture, l'ensemble des activités descriptives et normatives qu'Auroux nomme *grammatisation*, tout cela a eu évidemment des conséquences sur les langues. Les changements peuvent être très rapides (que l'on songe par exemple à l'évolution du russe au cours de ce siècle).

Bref, la problématique du texte pourrait contribuer à faire évoluer la conception théorétique du langage et de la cognition vers une praxéologie. Cela justifierait notre définition : connaître, c'est apprendre au sein de pratiques sociales⁴². En tout cas, une sémantique de l'interprétation requiert une théorie de l'action, car elle suppose des régimes de temporalisation, d'intentionnalité, d'anticipations, de rétroactions.

Récusant la conception théorétique, représentationnelle de l'interprétation, pour une conception praxéologique, qui la rapporte à ses conditions socio-historiques, nous avons proposé cette démarche (cf. 1996 a) :

(i) Caractériser les langues humaines, par contraste avec les systèmes de communication animaux, par la possibilité de sortir du *hic et nunc* de la communication, et, en bref, de parler de ce qui n'est pas là, comme l'attestent les décrochements dans les déixis personnelle (ex. première, seconde, troisième personne), temporelle (présent, passé et futurs proches, passés et futurs lointains), spatiale (ici, là, ailleurs), modale (certain, probable, possible ou irréel).

(ii) Définir à partir de ces distinctions trois zones sémiotiques (dites *anthropiques*) : la zone identitaire (zone de coïncidence avec l'énonciateur ou l'interprète, individuels ou collectifs), la zone

⁴² *Social* ne signifie pas nécessairement collectif, mais codifié et sanctionné socialement.

proximale (zone de l'altérité), la zone distale (zone de la loi, scientifique, institutionnelle, religieuse)⁴³.

(iii) Convenir que toute relation entre deux zones est médiatisée par la troisième, que les textes et performances sémiotiques mettent en jeu ces zones, et que leur interprétation peut être définie par des parcours entre ces zones.

(iv) Rappporter cette structuration du monde sémiotique à la configuration du monde des (re)présentations et à celle du monde physique.

Nous manquons cependant de traditions philosophiques pour penser le monde sémiotique. En effet, la Philosophie Première s'est toujours partagée entre l'ontologie et la théorie de la connaissance. Comme certaine froideur à l'égard de l'ontologie nous a dissuadé de nous y rallier, il nous semble que le face-à-face truqué de la Pensée et du Réel doit céder la place à une réflexion sur le sémiotique, car il ne se laisse résumer à aucun de ces deux pôles. Mixte intolérable de sensible et d'intelligible, le sémiotique reste dans son développement phylogénétique et ontogénétique la caractéristique la plus saillante du monde humain. Découpler résolument la sémiotique et la sémantique de l'ontologie, comme de la théorie de la connaissance, nous paraît alors une condition pour les émanciper de la métaphysique, fût-elle physicaliste, et enfin culturaliser le sens.

Pour décrire le sens linguistique, il faut rompre la dépendance de la sémantique à l'égard de la tradition transcendantale, toujours en quête d'universaux et de conditions fondatrices, et en même temps s'écarter du dualisme cognitif. C'est le moyen de reconnaître le sens comme une production culturelle des sujets dans leur couplage avec leur entour (1996a). Il varie selon les pratiques et les situations, et reste ainsi toujours à réinterpréter.

V. EPILOGUE

A ce point de l'exposé, le lecteur s'étonnera peut-être que nous n'ayons pas encore brandi de "nouveau paradigme", et il nous faut justifier ce manquement aux usages.

Dans la seconde section de cette étude, nous avons essayé de caractériser la sémiotique de la problématique logico-grammaticale. Elle a connu des développements remarquables avec le positivisme

⁴³ Les rapports à l'Autre et à la Loi restent absents du cognitivisme classique, car ils ne se prêtent guère à une explication physicaliste.

logique, puis son extension tardive, dans le paradigme fonctionnaliste des recherches cognitives, que Fodor et Pylyshyn disent à bon droit classique. Cependant, je me garderai d'en tirer argument pour tenter d'affaiblir le paradigme fonctionnaliste, comme pour plaider en faveur d'un paradigme concurrent. Voici quelles raisons m'engagent à cette réserve :

a) D'une part, le paradigme classique, fort critiqué ces dix dernières années (cf. l'auteur, 1991) a perdu l'essentiel de ses soutiens, sauf dans certains cantons de la philosophie de l'esprit, et s'efface dans une sorte d'indifférence, comme si le conformisme avait changé de camp. Ce serait faire preuve d'un suivisme tardif que de renchérir à présent.

b) Faut-il d'autre part lui trouver à tout prix une alternative ? Les recherches cognitives semblent en passe de payer cher leur dépendance à l'égard de l'épistémologie de Kuhn. Le concept fort ambigu de paradigme reste partout utilisé sans recul critique, alors qu'il ne fait sans doute que transposer au plan théorique les luttes entre lobbies académiques. Aussi avons-nous assisté naguère à des gigantomachies quelque peu grandiloquentes qui mettaient en scène les affrontements entre paradigmes alternatifs : ainsi, la parution de *Parallel Distributed Processing* (1986) s'est-elle accompagnée de défis lancés haut et fort. En fait, les connexionnistes différaient plutôt par les méthodes que par les objectifs, et n'étaient pas moins fonctionnalistes, à leur manière, que les adversaires qu'ils entendaient terrasser.

Or la question qui se pose à nous est celle d'une alternative globale au fonctionnalisme (cf. l'auteur, 1996) ; et il n'est pas certain que les recherches cognitives puissent la formuler, tant le fonctionnalisme a déterminé en leur sein les relations entre disciplines.

Parvenir à se priver de théories trop puissantes, n'est-ce pas plutôt une chance qu'un sujet de désarroi ? Sans paradigme, ou du moins sans rassurant conformisme, on cherche certes à quel saint se vouer. Mais faut-il se vouer à un saint ? En prônant la méditation *vipasana*, Varela voudrait ancrer les sciences cognitives dans une sagesse bouddhique. Mais à tout prendre, elle dérivent déjà quelque peu de la sagesse plotinienne, du moins par Leibniz, inventeur de la numération binaire, et promoteur de l'irénisme moderne qui présida à la première cybernétique : il ne serait pas moins sage d'y faire retour.

c) De fait, voici quinze ans déjà, Fodor reconnaissait crûment l'absurdité du fonctionnalisme dans la version computationnaliste qu'il défendait, mais en tirait néanmoins argument pour le pérenniser, puisqu'aucune théorie ne pouvait prétendre le remplacer. Sans épiloguer sur cette résignation militante, constatons que l'argument

tient pour acquis que la place du fonctionnalisme est délimitée une fois pour toutes. Et si le fonctionnalisme était une théorie trop puissante, impossible à infirmer, et de ce fait non scientifique ? Comme toutes les positions métaphysiques, elle est inattaquable ; et toute autre position qui aurait la même ambition ne serait pas moins métaphysique.

d) Il reste donc à se passer du fonctionnalisme, quitte à en faire son deuil, sans tomber dans le piège tendu par Fodor. De fait, les divers courants de pensée qui se sont développés ces dix dernières années, comme l'énaction, la vie artificielle, le constructivisme, la phénoménologie naturalisée, l'herméneutique matérielle, sont d'autant plus intéressants qu'ils ne se présentent pas comme des théories globales et conservent des liens privilégiés avec des secteurs disciplinaires : l'énaction avec la biologie, la Vie artificielle avec l'informatique, le constructivisme avec la psychologie, la phénoménologie naturalisée avec la philosophie, l'herméneutique matérielle avec les sciences du langage.

c) De fait, quand nous avons repris de Schleiermacher le projet d'une herméneutique matérielle, tel qu'il a été mis en œuvre par Szondi, nous entendions par là donner un fondement épistémologique à la sémantique linguistique, indépendant des théories de la référence et de la représentation (l'auteur et coll., 1994, ch. II). Nous avons proposé d'étendre cette problématique à l'ensemble de la sphère sémiotique. Ce propos a certes été notablement réélaboré par Bachimont, pour ce qui concerne l'IA et l'informatique (1996). Mais beaucoup resterait à faire pour que cette problématique devienne un paradigme, au sens trop fort d'une alternative globale au fonctionnalisme ; et peut-être n'est-ce pas souhaitable.

d) En effet, les recherches cognitives entrent sans doute dans une nouvelle phase d'interdisciplinarité, non plus fusionnelle, mais fédérative. Le fonctionnalisme computationnel a unifié les disciplines cognitives par une communauté de postulats : uniformité du symbolique, ubiquité du format propositionnel, théorie calculatoire des processus. Corrélativement, elles utilisaient délibérément les mêmes concepts et les mêmes moyens de représentation : réseaux sémantiques, modules séquentiels, etc. Cette forme d'unité est une application tardive et sans doute ultime du programme de la Science unifiée que proposait jadis le positivisme logique.

Par contraste, les affinités entre les problématiques alternatives qui se développent dans les diverses disciplines ne suffisent pas à décréter une levée de fait des frontières entre elles. Si, pour sa part, la perspective de l'herméneutique matérielle permet de renouveler la

sémiotique, restée fort tributaire du positivisme logique, cela permettra d'approfondir les distinctions entre les langues, les langages et les autres systèmes de signes, en caractérisant mieux leurs régimes herméneutiques. On pourra alors mieux spécifier la médiation sémiotique entre le "physique" et le "représentationnel". Enfin, en posant le problème de la phylogenèse des cultures, relier les sciences de la culture aux formes d'intelligibilité issues des sciences de la vie.

ANNEXE

Exceptons la *sémiologie* ou *sémiologie* médicale, discipline de tradition hippocratique qui se limite à l'étude des symptômes cliniques. La science générale des signes a été nommée *semiotics* par Locke, et ce nom a été repris par Peirce (1839-1914), puis par Morris et Carnap. Ferdinand de Saussure (1847-1913) a pour sa part nommé *sémiologie* cette discipline, suivi par Hjelmslev (qui emploie le mot *sémiotique* pour désigner les systèmes de signes). Cet usage dura jusqu'aux années soixante (cf. Barthes, *Eléments de sémiologie*, 1964). A sa fondation (1969), l'Association internationale de sémiotique trancha pour l'usage anglo-saxon, qui s'est imposé dans les milieux académiques, mais non dans ceux de la communication.

Les disparates terminologiques traduisent malgré tout des différences épistémologiques. La principale intéresse la discipline fondatrice de la science des signes : pour la tradition peircienne, c'est la logique philosophique ; pour la tradition saussurienne, la linguistique. La première s'attache particulièrement aux langages formels (cf. la *Formal Philosophy* de Montague, qui poursuit à sa manière le projet de Carnap) et cherche dans leur théorie les catégories fondamentales de l'étude des langues (ainsi la tripartition syntaxe /sémantique /pragmatique que Chomsky reprend de la sémiotique de Morris et Carnap). Dans cette perspective, la sémiotique s'attache à la typologie des signes et à la définition formelle de leurs relations.

L'autre problématique prend au contraire le langage comme point de départ : ainsi les *Prolégomènes à une théorie du langage* de Louis Hjelmslev (1943) présentent une sémiotique générale qui devait permettre la description de tous les systèmes de signes. Cette sorte de sémiotique retient du saussurisme un non-réalisme de principe, tel que le problème de la référence ne se pose plus dans ses termes traditionnels, et une forme de holisme tel que le système préexiste à ses éléments, et les relations aux termes.

De nos jours, quatre conceptions de la sémiotique, inégalement représentées, correspondent à autant d'extensions de son objet.

1) La première restreint le champ d'investigation aux systèmes de signes non linguistiques, comme les signaux routiers, les blasons, les uniformes. Elle a été illustrée par des linguistes fonctionnalistes comme Mounin ou Prieto.

2) La seconde définit le langage comme l'ensemble des principes communs aux langues et aux systèmes de signes non linguistiques (Hjelmslev, Greimas). Elle recherche donc des relations sémiotiques et des structures fondamentales (comme le carré sémiotique selon Greimas, forme *a priori* de toute signification).

3) En étendant le concept de sémiotique au-delà des systèmes de signes intentionnels, on peut définir la sémiotique comme l'étude de la manière dont le monde, signes compris, fait sens. Ainsi, dans la tradition de la théorie augustinienne des signes naturels, la sémiotique peut étudier les indices : un nuage signifie la pluie différemment du mot *pluie*, mais (selon Eco par exemple) la sémiotique peut dévoiler l'unité de ces façons de signifier, le signe étant alors défini très généralement comme une chose qui tient lieu d'une autre. Cette conception de la sémiotique débouche souvent sur une phénoménologie (comme la *phanéropscopie* de Peirce).

4) Certains auteurs étendent enfin la sémiotique au-delà du monde humain, en laissant une place justifiée à la sémiotique animale (ou *zoosémiotique*, selon Sebeok). Réunissant les sciences sociales et les sciences de la nature et de la vie, ils exploitent des notions comme celle de code génétique, pour promouvoir une sorte de pansémiotisme, forme renouvelée de philosophie de la nature.

À ces quatre conceptions correspondent autant de types épistémologiques. La première est fait de la sémiotique une discipline descriptive utilisant la méthode comparative ; elle reste alors une science sociale parmi d'autres. La seconde, plus ambitieuse, donne à la sémiotique la mission de "servir de norme à toutes les sciences humaines" (Hjelmslev). La troisième se confond avec une philosophie de la signification. La dernière enfin tend à effacer la distinction entre les sciences, comme entre sciences et philosophie.

Ces divergences quant à la façon de concevoir la sémiotique générale n'ont pas empêché, bien au contraire, que se multiplient des sémiotiques spécifiques. La sémiotique discursive, qui entendit dans les années soixante-dix pallier l'absence d'une linguistique textuelle développée, se divisa en sous-disciplines selon les types de discours (juridique, politique, religieux, etc.). D'autres sémiotiques se distinguent par des critères sensoriels touchant les modalités de l'expression (sémiotiques visuelle, auditive, etc.). D'autres encore se spécialisent en fonction de pratiques culturelles (sémiotique de la danse, du cinéma, de la publicité, de la cuisine, etc.). D'autres enfin prennent pour objet des systèmes particuliers (sémiotique gestuelle) ou des secteurs de la réalité arbitrairement définis (sémiotique du récit, psychosémiotique, etc.).

Le rapport des sémiotiques spécialisées et les disciplines académiques constituées mérite d'être précisé : la sémiotique de la musique se confond-elle avec la musicologie, celle de l'image avec l'iconologie ? Par ailleurs, pour ce qui concerne la sémiotique générale, deux voies de constitution sont envisageables : la voie fédérative unirait les différentes sémiotiques pour former un champ interdisciplinaire ; la voie unificatrice considérerait les sémiotiques particulières comme des sous-disciplines relevant d'une même science. Seule la seconde voie a été explorée jusqu'à présent. Les ambitions dont elle témoigne sont sans doute liées à l'origine philosophique de la sémiotique. Elles ont eu pour contrepartie une faible implantation académique : la sémiotique ne s'est pas véritablement encore constituée en discipline autonome.

De la voie suivie dépendra la forme, anthropologique ou ethnologique, que peut prendre une sémiotique des cultures — pour peu qu'à la suite de Lotman on définisse les cultures comme des systèmes plurisémiotiques.

Bibliographie

- Andler, D. et al. (1992) *Philosophie et cognition — Colloque de Cerisy*, Bruxelles, Mardaga.
- Bachimont, B. (1996) *Des machines qui pensent aux machines qui donnent à penser — Critique du formalisme en intelligence artificielle*, Thèse d'épistémologie de l'École polytechnique
[ftp://tom.biomath.jussieu.fr/pub/papers/Bachimont.ps.gz
(fichier PostScript codé en gzip)].
- Bhatia, V. K. (1993) *Analysing Genre : Language Use in Professional Settings*, Londres, Longman.
- Benveniste, E. (1974) *Problèmes de linguistique générale*, t. II, Paris, Gallimard.
- Berkenkotter, C. & Huckin, T. N. (éd.) (1995) *Genre Knowledge in Disciplinary Communication*, Hillsdale (N. J.) Lawrence Erlbaum.
- Biber, D. (1988) *Variations across Speech and Writing*, Cambridge, CUP.
- Biber, D. (1992) The multi-dimensional approach to linguistic analysis of genre variation : an overview of methodology and findings, *Computers and the Humanities*, 26 (5-6), pp. 331-345.
- Biber, D. (1993 a) Using Register-Diversified Corpora for General Language Studies, *CL* 19 (2) pp. 219-241.
- Biber, D. (1993 b) Co-occurrence Patterns among Collocations : A Tool for Corpus-Based Lexical Knowledge Acquisition", *CL*, 19 (3), pp. 531-538.
- Brown, G., Yule, G. (1983) *Discourse Analysis*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Chomsky, N. (1984) La connaissance du langage, *Communications*, 40, pp. 7-34.

- Clément P., Scheps R., Stewart J. (à paraître) Umwelt et herméneutique, in Rastier, F. Salanskis, J.-M., Scheps, R. (éd.) *Herméneutique : textes, sciences*, Paris, PUF.
- Coseriu, E. (1981) *Textlinguistik — Eine Einführung*, Tübingen, Narr.
- Dennett, D. (1992) La compréhension artisanale, *Lekton*, II, 1, pp. 27-52.
- Dupuy, J.-P. (1994) *Aux origines des sciences cognitives*, Paris, La Découverte.
- Eco, U. (1975) *Trattato di semiotica generale*, Milan, Bompiani.
- Eco, U. (1992) *Le signe*, Paris, Gallimard.
- Eco, U. (1994) *La recherche de la langue parfaite*, Paris, Grasset.
- Edelman, G. (1992) *Biologie de la conscience*, Paris, Seuil.
- Fodor, J. (1980) *Representations*, Cambridge (MA), MIT Press.
- Fodor, J. (1990) *A theory of content and others essays*, Cambridge (MA), MIT Press.
- Formigari, L. (1992) Opérations mentales et théories sémantiques : le rôle du kantisme, *HEL*, 14, 2, pp. 153-173.
- Fortis, J.-M. (1995) *Le problème des représentations mentales dans la recherche cognitive*, Thèse de doctorat, Université de Paris XI.
- Greimas, A. J. (1966) *Sémantique structurale*, Paris, Larousse [rééd. PUF, 1987].
- Greimas, A. J., Rastier, F. (1968) The interaction of semiotic constraints, *Yale French Studies*, 41, pp. 86-105.
- Grondin, J. (1992) *L'universalité de l'herméneutique*, Paris, PUF.
- Gusdorf, G. (1966) *Les sciences humaines et la pensée occidentale, t. I : De l'histoire des sciences à l'histoire de la pensée*, Paris, Payot.
- Habert, B. éd. (1995) Traitements probabilistes et corpus, *T.A. L.*, 36, 1-2.
- Hadot, P. (1996) *Qu'est-ce que la philosophie antique ?*, Paris, Gallimard.
- Hjelmslev L. (1985) *Nouveaux essais*, Paris, PUF.
- Hjelmslev L. (1968-1971 a) *Prolégomènes à une théorie du langage*, Paris, Minuit.
- Hjelmslev L. (1971 b) *Essais linguistiques*, Paris, Minuit.
- Johnson, M. (1992) Philosophical implications of cognitive semantics, *Cognitive Linguistics*, 3-4, pp. 345-366.
- Johnson-Laird, P. N. (1983) *Mental Models*, Cambridge, CUP.
- Ladrière, J. (1957) *Les limitations internes des formalismes*, Paris, Gauthier-Villars.
- Ladrière, J. (1969) Signes et concepts en science, in *Science et théologie. Recherches et débats*, p. 108.
- Lavigne-Tomps, F. (1996) *Sémantique isochronotopique : locus et décours temporel des processus d'interprétation sémantique*, Thèse, EHESS.
- Locke, J. (1971 [1690]) *Essai philosophique concernant l'entendement humain*, Paris, Vrin [trad. Coste].

- McClelland, J. Rumelhart, D., éd. (1986) *Parallel Distributed Processing*, Cambridge (Mass.), MIT Press, 2 vol.
- Meunier, J.-G. (1992) Le problème de la catégorisation dans la représentation des connaissances, *Intellectica*, 13-14, pp. 7-44.
- Minsky, M. & Papert, S. (1974) *Artificial intelligence*. Condon Lectures. Eugene (OR.), Oregon State System of Higher Education.
- Montague, R. (1974) *Formal Philosophy*, New Haven, Yale University Press.
- Morris, Ch. (1971) *Writings in the General Theory of Signs*, La Haye, Mouton.
- Newell, A., Simon, H. (1972) *Human Problem Solving*, Englewood Cliffs, Prentice Hall.
- Panaccio, C. (1991) *Les mots, les concepts et les choses : la sémantique de Guillaume d'Occam et le nominalisme aujourd'hui*, Paris — Montréal, Vrin — Bellarmin.
- Pap, L. (1990) *Semiotics. An integrative survey*, Toronto, monograph of the Toronto Semiotic Circle.
- Peirce, C.S. (1956), *Collected Papers*, Cambridge (Mass), Harvard University Press, VI vol.
- Piotrowski, D. (1994) Opérations intégratives : modèles et phénomènes, in Martin E. (éd.) *Traitements informatisés de corpus textuels*, Paris, Didier, pp. 51-79.
- Popper, K. (1979) Three Worlds, *Michigan Quarterly Review*, 18, 1, pp. 1-23.
- Rastier, F. (1987) *Sémantique interprétative*, Paris, PUF.
- Rastier, F. (1989) *Sens et textualité*, Paris, Hachette.
- Rastier, F. (1990) *La triade sémiotique, le trivium et la sémantique linguistique*, coll. *Nouveaux actes sémiotiques*, 9, 54 p.
- Rastier, F. (1991) *Sémantique et recherches cognitives*, Paris, PUF.
- Rastier, F. (1993) La sémantique cognitive — Eléments d'histoire et d'épistémologie, *Histoire, Épistémologie, Langage*, XV, 1, pp. 153-187.
- Rastier, F. Cavazza, M., Abeillé, A. (1994) *Sémantique pour l'analyse*, Paris, Masson.
- Rastier, F. (1995 a) Onze questions sur le fonctionnalisme cognitif, *Intellectica*, 21, p. 268-275.
- Rastier, F. (1995 b) Communication ou transmission ?, *Césure*, 8, « Transmissible » « Intransmissible », Fennetaux M., et Salanskis, J.-M. éd., pp. 151-195.
- Rastier, F., éd. (1995 c) *L'analyse sémantique des données textuelles*, Paris, Didier.
- Rastier, F. (1996 a) Représentation ou interprétation ? — Une perspective herméneutique sur la médiation sémiotique, in V. Rialle et D. Fisette (dir.),

- Penser l'esprit : des sciences de la cognition à une philosophie cognitive*, Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble, pp. 219-239.
- Rastier, F. (1996 b) La sémantique des textes : concepts et applications, *Hermès*, 16, pp. 15-37.
- Rastier, F. (1996 c) Pour une sémantique des textes — Questions d'épistémologie, in Rastier, F. éd. *Textes et sens*, Paris, Didier, pp. 9-38.
- Rastier, F. (à paraître) Herméneutique matérielle et sémantique des textes, in Rastier, F., Salanskis, J.-M., Scheps, R. (éd.) *Herméneutique : textes, sciences*, Paris, PUF.
- Ricœur, P. (1986) *Du texte à l'action. Essais d'herméneutique II*, Paris, Seuil.
- Ricœur, P. (1990) Entre sémiotique et herméneutique, *Actes sémiotiques*, 7.
- Rorty, R. (1990) *L'homme spéculaire*, Paris, Seuil.
- Russell, B. (1903) *Principles of Mathematics*, Londres, Allen & Unwin.
- Salanskis J.-M. (1991) *L'herméneutique formelle*, Paris, Éditions du CNRS.
- Salanskis J.-M. (à paraître) Herméneutique et philosophie du sens, in Rastier, F., Salanskis, J.-M., Scheps, R. (éd.) *Herméneutique : textes, sciences*, Paris, PUF.
- Saussure F. de (1972 [1916]) *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot.
- Schleiermacher F. (1987) *Herméneutique*, Paris, Cerf.
- Stati, S. (1990) *Le transphrastique*, Paris, PUF.
- Stich, S. (1990) *The Fragmentation of Reason*, Cambridge (Mass.), MIT Press.
- Swales, J. M. (1990) *Genre Analysis. — English in Academic and Research Settings*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Szondi, P. (1982), *Poésie et poétique de l'idéalisme allemand*, Paris, Gallimard.
- Trautteur, G. (1992) Problems with symbols. A commentary to Herbert Simon "Scientific discovery as Problem Solving", *International Studies in the Philosophy of Science*, vol. 6, 1, pp. 61-64.
- Turing, A. M. (1936) On Computable Numbers, with an Application to the *Entscheidungsproblem*, *Proceedings of the London Mathematical Society*, Série 2, 42, pp. 230-265.
- Uexküll, J. von (1956 [1934]) *Mondes animaux et mondes humains*, Paris, Denoël.
- Van Dijk, T. (1984) Texte, in Beaumarchais, éd. *Dictionnaire des littératures de langue française*, Paris, Bordas.
- Weinrich, H. (1989 [1982]) *Grammaire textuelle du français*, Paris, Didier.